

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 336

MONTREAL

MARS 1969

PRIX 60¢

Demain, le Saint-Siège?

La conférence constitutionnelle

Fiançailles et intimités charnelles

**Comportement linguistique des
groupes ethniques à Montréal**

La femme et la société

SOMMAIRE

Mars 1969

Méditation : <i>En regardant passer Jésus</i> Paul Fortin	66
Éditoriaux	67
<i>La conférence constitutionnelle de février. — Ma foi est celle de l'Église.</i>	
Articles	
LES LAÏCS, LA FOI ET L'ÉGLISE . . . S.Exc. Mgr Paul Grégoire	69
FIANÇAILES ET INTIMITÉS CHARNELLES . . . Marcel Marcotte	70
DEMAIN, LE SAINT-SIÈGE ? Luigi d'Apollonia	75
COMPORTEMENT LINGUISTIQUE DES GROUPES ETHNIQUES À MONTRÉAL Richard Arès	77
LA FEMME DOIT HUMANISER LA SOCIÉTÉ . . . Claire Campbell	80
Chroniques	
Littérature : <i>"Paul Éluard par lui-même"</i> . . . Gabrielle Poulin	83
Le théâtre Georges-Henri d'Auteuil	86
<i>Le Jeu de l'amour et du hasard. — La Jalousie. — Témoignage irrecevable. — Double jeu. — BabababLLLLLL.</i>	
Au service du français : <i>Ponctuation-3</i> Joseph d'Anjou	89
Avec ou sans commentaires : <i>"Les catholiques pratiquants et l'Église de Montréal"</i>	90
Les livres	91
Notes bibliographiques	94
Ouvrages reçus	95

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU,
Georges-Henri D'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS,
René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

Rédaction et abonnements :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-351. Tél.: 387-2541

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

MÉDITATION

EN REGARDANT PASSER JÉSUS

J'AI DEMANDÉ AU CROYANT, dont la logique est l'unique appui, de me renseigner sur la nature de sa foi. Dieu, me semble-t-il, se présente à son esprit comme la conclusion d'une dissertation sur l'organisation du monde: Cause des causes, Moteur universel, Ordonnateur éternel, l'Être suprême! Tous ces attributs divins, à la vérité, satisfont la raison, mais sans le complément de la connaissance divine, apportée à la foi par la Révélation, ils nous laissent en face d'un Dieu imposant, éloigné, inaccessible, sans attrait pour le cœur. Dieu contestable puisque, suivant les Écritures "Dieu est Amour" (I Jean, IV, 16) et pour le prouver, "en ces derniers temps, il nous a parlé par le Fils." (Hébr. 1, 1-2)

J'ai posé la même question au croyant selon la Révélation, et ce dernier m'a répondu de façon plus éclairée: je crois en Dieu, dit-il, en ce Dieu du Sauveur, dont je suis devenu par Jésus l'enfant et le fils; fils invité par l'Aîné, au nom du Père, à partager la vie divine; invité à vivre avec lui comme avec un ami, librement: "Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande." (Jean xv, 14) Invité à vivre avec lui comme avec un ami, et davantage encore comme avec un confident, dont je partagerais les secrets:

"Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître." (Jean, xv, 15). Invité à vivre avec lui comme avec un confident, et davantage encore à titre de privilégié, admis aux révélations de choix: "(le Christ) n'a pas été manifesté aux hommes dans les âges antérieurs, comme il a été révélé de nos jours par l'Esprit..." (Eph. III, 5)

Je crois en ce Dieu de Jésus; je crois en ses désirs d'intimité. Et moi, l'invité de toujours, d'hier et d'aujourd'hui, j'ai voulu me renseigner sur les façons de répondre à ses avances. Je me suis donc approché des Évangiles, afin de mieux connaître Dieu et devenir ainsi son familier; je l'ai fait en regardant passer Jésus sur sa route publique, en l'écoutant parler comme un intime, choisi pour la confiance. J'ai contemplé les mêmes scènes, entendu les mêmes paroles, simplement, sans l'esprit critique des pharisiens de son temps et sans désir malin de le prendre en défaut; simplement, dans le but d'en savoir davantage sur le Père, manifesté par le Fils "révélé de nos jours par l'Esprit." Et mon cœur, présent à ses témoignages, a espéré apprendre à aimer de celui qui, le premier, m'a aimé. (I Jean IV, 19)

En regardant passer Jésus, j'ai tenté l'impossible; j'ai tenté de peser cet amour divin qui l'a poussé à expérimenter toutes les limites de la condition humaine; j'ai tenté de m'approcher de ce cœur d'un Dieu dans un corps d'homme, de ce Dieu fait de chair, non pas en apparence, mais en réalité, semblable à la mienne. Et j'ai pensé que le Christ, en

son humanité, a connu librement les souffrances de mon âme jusqu'à l'agonie, et celle de mon corps jusqu'à la mort. Le Christ, en sa divinité, en fut assurément le témoin vivant, le témoin actif, mais l'âme et la chair de l'homme, seules, les ont endurées. Et ce serait un blasphème de prétendre à l'imposture du Christ, protégé par la divinité, faisant semblant de souffrir et semblant d'aimer. En regardant passer Jésus, j'ai pensé à l'accomplissement de la volonté du Père par le Fils, signe d'Amour et gage de Résurrection.

Paul FORTIN.

LA JOIE DE VIVRE COMMENCE AVEC JETTÉ

... une installation de Jetté est une assurance de confort!

Jetté profite de 40 ans d'expérience dans le domaine du chauffage et de la plomberie... ou plutôt ce sont les clients qui en profitent.

"Où le travail devient œuvre... chef-d'œuvre"



849-4107

360 EST, RUE RACHEL - MONTRÉAL

Editoriaux

La conférence constitutionnelle de février

GRÂCE À LA TÉLÉVISION, les Canadiens d'un bout à l'autre du pays ont pu y assister, et beaucoup en ont profité. De la multitude des exposés, déclarations, interventions et échanges de vues, au moins deux conclusions principales se dégagent, qu'il faut souligner: la révision de la constitution canadienne sera *globale*, le "Canada à deux" que le Québec réclame *n'est pas pour demain*.

1. La révision constitutionnelle sera globale

C'est le Québec qui, depuis des années, insiste pour obtenir une constitution nouvelle, "une constitution entièrement canadienne, faite au Canada pour tous les Canadiens". Jusqu'à la conférence de février, le Québec demeurait à peu près seul de son avis, mais voici qu'après de longues hésitations Ottawa vient de se convertir à l'idée. Il y a même, selon lui, urgence à en engager l'exécution; d'où, dans les exposés préliminaires comme dans l'ordre du jour de la conférence, ses propositions précises qui tendaient toutes à un remaniement complet de la constitution canadienne.

La conférence n'a adopté aucune des propositions fédérales; elle a accepté cependant de les discuter, et même de les étudier à fond en des comités formés dans ce but. C'est dire que le mécanisme de la révision constitutionnelle est maintenant en place et qu'il sera bientôt en mouvement. Nous sortons des généralités et nous nous acheminons vers des résultats concrets.

Combien de temps prendra cette révision globale? Tout dépend du sentiment d'urgence que reconnaissent les divers gouvernements. Une constitution nouvelle, surtout dans un État fédératif, est un travail tellement difficile

et gigantesque qu'il faut, pour l'entreprendre, des raisons extrêmement sérieuses et, pour le réussir, la conscience aiguë, chez tous les participants, d'une nécessité vitale. Or, ces raisons et cette conscience, seul le Québec, à venir jusqu'à ces derniers temps, les avait; grâce à la Commission Laurendeau-Dunton, Ottawa vient tout juste de les reconnaître; on peut se demander si les autres gouvernements ont cette conscience d'une crise et d'une urgence. Le premier ministre de la Colombie-Britannique, M. Bennett, ne l'a sûrement pas, du moins en ce qui concerne la question des droits linguistiques. Et combien d'autres pensent comme lui!

Les pressions qui stimuleraient une révision globale ne peuvent donc, présentement, venir que de Québec et d'Ottawa. Elles seraient irrésistibles, si elles s'exerçaient dans le même sens et visaient les mêmes objectifs. Or, tel n'est pas le cas, comme l'a amplement démontré la conférence de février.

2. Le "Canada à deux" réclamé par le Québec n'est pas pour demain

Si le Québec veut une nouvelle constitution canadienne, c'est sans doute qu'il espère, comme les autres provinces d'ailleurs, obtenir une meilleure répartition de pouvoirs lui permettant de s'acquitter efficacement de ses responsabilités présentes, mais c'est d'abord et surtout qu'il désire que soit reconnue en droit sa condition de principal responsable, de centre politique premier, de tête du Canada français. Bref, en plus d'un Canada à dix, le Québec réclame un "Canada à deux". D'où les deux propositions de son mémoire: "Le Canada devra être conçu et organisé à la fois comme une fédération d'États et une association de deux nations." "La constitution canadienne doit tenir compte du fait que le Québec a un

rôle spécial à jouer dans la réalisation de l'égalité culturelle."

Ne voir dans le problème constitutionnel canadien qu'une question de droits personnels ou de droits linguistiques, a déclaré M. Bertrand, c'est rester à la surface des choses. S'il y a crise au Canada, c'est parce qu'il s'y trouve deux collectivités, deux peuples, deux nations dont il faut harmoniser les rapports :

L'important pour les Canadiens français du Québec, ce n'est pas de pouvoir individuellement parler leur langue même dans les régions du pays où elle a très peu de chances d'être comprise; c'est de pouvoir collectivement vivre en français, travailler en français, se construire une société qui leur ressemble; c'est de pouvoir organiser leur vie communautaire en fonction de leur culture. Et cela n'est vraiment possible que si le gouvernement du Québec possède des pouvoirs proportionnés aux tâches que sa population attend de lui. Sans le Québec, il pourrait encore y avoir des minorités françaises, mais il n'y aurait plus vraiment de Canada français.

À cette demande, que le rapport de la Commission Laurendeau-Dunton appuie du moins en principe, les autres provinces, lors de la conférence de février 1969, ont répondu par le silence et par l'indifférence, Ottawa, lui, par le refus. Aux yeux des dirigeants fédéraux actuels, il n'y a qu'un Canada, comprenant dix provinces juridiquement égales entre elles, il n'y a qu'une nation canadienne, formée d'individus ayant des droits égaux, dont celui de parler l'une ou l'autre des deux langues officielles. Ottawa est prêt à garantir les droits de ces individus, en particulier "le droit de l'individu à être éduqué en anglais ou en français dans les écoles publiques", mais il se refuse à reconnaître l'existence de deux nations, et surtout l'existence officielle d'une nation canadienne-française dont le Québec serait le principal point d'appui et le centre politique premier.

* * *

Tout indique, en conséquence, que si le gouvernement central parvient à faire triompher ses vues, surtout à faire adopter intégralement sa charte des droits de l'homme, le Québec ne retirera pas grand-chose de la présente révision constitutionnelle. Il obtiendra peut-être, comme les autres provinces, le droit de participer à la nomination des futurs sénateurs, mais rien qui juridiquement le confirme dans sa fonction de tête et de centre politique premier du Canada français.

Tel est, pour les Canadiens français, l'enjeu foncier de ce très important débat: qui d'Ottawa ou de Québec doit assumer la principale responsabilité du destin du Canada français, et par quels moyens? De plus en plus, Ottawa prétend se charger de ce rôle et le remplir en garantissant aux individus le droit de parler français partout au Canada. Québec riposte et soutient, au contraire, que ce qu'il faut d'abord et surtout garantir, c'est le droit de la nation canadienne-française de vivre et de s'épanouir là où elle existe déjà *en tant que société organisée*, c'est-à-dire au Québec. Entre les tenants de ces deux thèses, une longue et dure rivalité s'annonce; néanmoins, le Québec ne peut céder, car alors il ne tarderait guère à devenir une province tout à fait comme les autres: *il y*

aurait encore sur son territoire, tout comme sur celui des autres provinces, des individus parlant français, il n'y aurait plus de nation canadienne-française.

Ma foi est celle de l'Église

DANS SON ALLOCUTION du 11 février aux membres de la Chambre de commerce de Montréal, S. Exc. Mgr Paul Grégoire, archevêque de Montréal, a traité un sujet d'une extrême importance dans la vie de l'Église d'aujourd'hui. À ces hommes d'affaires qui l'écoutaient et dont la plupart, sans doute, étaient catholiques, l'archevêque a tracé un portrait idéal du laïc et déclaré explicitement: J'attends des laïcs qu'ils se reconnaissent comme membres de l'Église et qu'ils n'aient pas peur de s'engager dans la construction de la communauté chrétienne.

Nous assistons, a-t-il poursuivi, à un phénomène nouveau dans l'Église de chez nous: on commence à dissocier foi et Église, on se dit croyant, mais on ne voit plus la nécessité de se rattacher à l'Église, "on se prétend du Christ, sans être de l'Église". Quels que soient les motifs invoqués pour expliquer pareille attitude, il n'en reste pas moins que cette tendance à séparer foi et Église constitue un très grave danger: "L'Église est dans la foi, la foi est dans l'Église... La foi que je confesse en Jésus n'est pas la mienne, mais celle de l'Église."

Cette dernière affirmation est d'une importance décisive, car elle touche au point névralgique des difficultés que rencontrent bien des jeunes d'aujourd'hui dans la conservation et l'épanouissement de leur foi. Ils se disent fidèles au Christ, mais semblent fort peu s'inquiéter d'être fidèles aussi à l'Église; ils se disent croyants, mais à leur manière, laquelle n'admet pas de réglementation de la part de l'Église; la foi pour eux est "affaire" personnelle, et non pas aussi dépôt reçu, partagé et transmis au sein d'une communauté qui, depuis deux mille ans, a la garde de ce dépôt, et cela par la volonté même du Christ.

Pour le catholique authentique, seul le témoignage de l'Église, appuyé de l'indéfectibilité que le Christ lui a promise, nous garantit de l'erreur dans la foi. L'histoire de ceux qui ont quitté l'Église et de leurs variations doctrinales l'a établi depuis longtemps.

Avec l'archevêque de Montréal, nous pensons donc que cette séparation de la foi et de l'Église ne peut, à long terme, aboutir qu'à la ruine complète de la foi: "À la deuxième ou troisième génération, il ne restera qu'un pâle souvenir sans contenu véritable." Et alors ce sera le peuple lui-même qui peu à peu versera dans l'incroyance. Il faut donc, si nous avons à cœur de garder notre foi et d'aider nos frères, nos jeunes en particulier, à la garder intacte, prendre très au sérieux cette parole de l'archevêque de Montréal. Par l'étude, par la réflexion, par la prière, chacun, pour sa part, doit redonner à sa foi l'assise inébranlable qui la sauvera (voir, à la page suivante, le texte complet de la première partie de cette allocution).

Les laïcs, la foi et l'Église

D'ABORD DEVONS-NOUS être membres de l'Église ? Depuis peu de temps, dans notre milieu surgit cette question. Notre foi a-t-elle vraiment besoin de l'Église ? Jusqu'à tout récemment, foi et Église allaient de pair. Si quelqu'un quittait l'Église c'est qu'il avait perdu la foi, s'il se prétendait croyant il affirmait son lien à l'Église (sans toutefois nécessairement pratiquer sa religion). Or voici que depuis quelque temps, on assiste à la dissociation de ces deux réalités et qu'on trouve de plus en plus de gens qui se disent croyants mais sans rattachement à l'Église catholique, ni même parfois à quelque Église. On se prétend du Christ, sans être de l'Église. On marque une distance entre les valeurs chrétiennes d'un côté et la réalité ecclésiale de l'autre. On se veut de l'Évangile et de Jésus, mais en dehors d'une insertion dans une confession ecclésiale reconnue. On a comme peur de se voir compromettre dans les rangs d'une Église donnée, on voudrait une adhésion toute pure, tout intérieure, tout abstraite : l'Évangile hors de toute médiation humaine visible et repérable.

Que veut dire ce phénomène nouveau ?

La principale raison de la dissociation entre la foi en Jésus-Christ et l'appartenance à l'Église me semble venir d'une méfiance toute contemporaine envers toute institution, jointe à une réduction de l'Église à son seul aspect institutionnel. Devant l'accélération foudroyante de l'histoire et des changements de tous ordres que nous connaissons, toute structure semble avoir toujours un pas en arrière sur la vie elle-même. Les structures comme les mentalités sont lentes à changer.

Certains individus peuvent bien affirmer leur foi au Christ sans rattachement à une Église mais il faut dire qu'à la longue et pour un ensemble, la foi n'y survivrait pas. D'abord, parce qu'avec le temps, le contenu de la foi, s'effriterait progressivement pour ne plus rien signifier. La foi que je confesse en Jésus n'est pas la mienne mais celle de l'Église. Elle s'origine à plus haut et plus loin que moi-même, elle dépasse de beaucoup ce que je puis en comprendre et même ce que j'en vis. Au fond, il est essentiel à la foi que je ne sois pas son seul et premier juge mais que je la reçoive d'ailleurs, de l'Église et de Dieu. Faute de quoi, je risque de l'enfermer en mon caprice et de rendre sa transmission impossible. À la deuxième ou troisième génération, il ne restera qu'un pâle souvenir sans contenu véritable.

La tendance actuelle à séparer foi et Église nous paraît donc un grave danger. L'Église est dans la foi, la foi est dans l'Église. Elle essaie de servir la foi et de la protéger, elle veut la conserver, la méditer amoureusement; elle cherche à en donner le goût aux hommes, à les initier, à les introduire. Inverse-

ment la foi mène à l'Église, car la foi parle de l'Église comme du milieu où le Seigneur réside. La foi n'est bien vivante qu'en Église, car l'Église se veut d'abord et avant tout la communauté des croyants.

Si le laïc doit demeurer membre de l'Église, on peut se demander quelle doit être la qualité de son appartenance. Souvent on parle de l'Église comme si on parlait des autres. On dit "ils, eux", c'est presque toujours les autres. Ce qui manque souvent, c'est la conscience d'appartenance. On ne se sent pas partie prenante. D'un côté, parce que l'Église semble trop vaste, trop lourde. On n'arrive pas à la saisir dans sa totalité ou à s'y reconnaître. De l'autre, parce que tout cela semble anonyme. On ne parvient pas à découvrir le point d'insertion.

Que s'est-il passé pour que des distances nous éloignent encore ? Pourquoi ces distances ? Je sais bien que nous traînons un passé qui avait l'habitude des distances. Je pense aussi que l'évolution rapide nous a pris de court.

Le monde de Montréal a besoin de laïcs qui se reconnaissent comme membres de l'Église, qui soient fiers d'être de l'Église, des hommes libres, clairvoyants, capables de parler, familiers avec l'Évangile. Des hommes du dedans qui se sentent eux-mêmes impliqués quand on parle de l'Église de Montréal.

Pour atteindre ces objectifs, il nous faut inventer l'Église comme communauté, comme famille, comme milieu de rencontre. Il faut cultiver le dialogue, se bâtir une âme fraternelle. S'il appartient à l'Évêque de poser un geste de main tendue, il faudrait bien aussi en retour que d'autres tendent la leur.

Vatican II nous offre une vision exceptionnellement riche et féconde qui intègre enfin, de manière harmonieuse, les valeurs et la tâche du laïc. La doctrine conciliaire met un nouvel accent sur la définition de l'Église. L'Église c'est une communauté de foi, d'espérance et de charité. L'Église comme peuple de Dieu est un mystère d'unité et de communion dans lequel le Seigneur nous rassemble et fait de nous tous, qui n'étions pas un peuple, ses enfants bien-aimés. Au sein de l'Église, c'est anormal de se considérer comme des étrangers. Nous sommes des membres de la même famille, des frères et des sœurs.

Le laïc est membre de l'Église, de plein droit et pleinement. Il a en propre ce que tous ont en commun. Il ne lui manque rien. Il n'est pas un sous-chrétien comme parfois, hélas, on l'a laissé croire ou supposer. Nous n'avons pas d'autre dignité dernière que celle d'être enfants de Dieu et, de ce point de vue, le membre le plus authentique de l'Église n'est pas le plus haut situé dans la hiérarchie, mais le plus saint, celui qui dans sa vie comprend davantage sa situation de fils et y répond le plus généreusement.

*Allocution à la Chambre de Commerce
du district de Montréal, le 11 février 1969.*

† Paul GRÉGOIRE,
archevêque de Montréal

Fiançailles et intimités charnelles

Marcel MARCOTTE, S.J.

“**P**OURQUOI parler d'amour à un moment pareil ?” demande le vert galant d'une caricature de *Playboy* à la fillette naïve et court-vêtue qu'il serre passionnément entre ses bras. Question affreuse, où s'étalent en clair et sans vergogne l'hypocrisie, la bassesse, le cynisme et la tragique vacuité de tant de jeux érotiques d'où l'amour est absent. Cette question, par bonheur, la majorité de nos jeunes ne la posent jamais. Ils savent d'instinct — surtout les filles — ou reconnaissent sans peine — même les garçons — que, dissociées de l'amour, les expériences sexuelles précoces dégradent les personnes, nuisent à leur progrès humain, menacent leur équilibre psychique, oblitérent leur capacité d'aimer et compromettent d'avance la réussite de leur vie conjugale.¹

Les jeunes ne se trompent pas non plus quand ils professent, garçons et filles, beaucoup plus d'indulgence à l'égard des expériences érotiques qui s'inspirent d'un amour authentique et durable. Car la rencontre, alors, ne se situe plus seulement au niveau de la chair, mais au niveau de l'esprit; elle ne met pas simplement en présence deux corps qui se joignent et s'exploitent dans l'égoïsme et la duplicité, mais deux personnes humaines — deux âmes, en vérité — qui, à travers les gestes ancestraux, cherchent à se donner et à communier l'une à l'autre, en toute clarté et générosité. Nonobstant ces différences, la morale traditionnelle, pourtant, n'a pas tort d'opposer aux relations prémaritales, même associées à l'amour, une fin de non-recevoir. L'expérience enseigne à se méfier des grands sentiments qui, chez les jeunes, sont fort loin d'avoir toujours la densité, la profondeur et la stabilité qu'ils leur prêtent. L'amour, que le mariage n'a pas encore institué et consacré, est-il à la mesure d'un don total que chacun rêve, normalement, de réserver à un seul être, aimé pour toujours ? Surtout, à vouloir trop tôt s'exprimer et se réaliser dans la chair, ne risque-t-il pas de s'y enliser ?²

Mais, il faut aller plus loin. Nombre de jeunes sont convaincus que les expériences prémaritales, en tant que telles, sont utiles et même quasi indispensables aux futurs époux, qu'elles font partie, pour ainsi dire, de la préparation au mariage qu'ils doivent se donner pour entrer de plain-pied et les yeux bien ouverts dans la grande aventure conjugale. En réservant pour le jour des noces les intimités charnelles, la morale traditionnelle, au nom d'un tabou suranné, prive les fiancés d'un moyen de com-

1. Voir là-dessus un précédent article de *Relations*, mai 1968: *Les expériences sexuelles précoces*.

2. Cfr *Relations*, juillet-août 1968: *Les expériences prémaritales face à l'amour*.

munication et de connaissance réciproque irremplaçable; elle retarde la croissance et la maturation de leur amour; elle les force à s'embarquer dans le mariage dans une ignorance profonde et dangereuse des réalités sexuelles et, notamment, de leur ajustement mutuel dans ce domaine important de la vie à deux. Éviter les intimités charnelles, et même tous les gestes capables d'y conduire, avant le mariage, est-ce la meilleure manière de s'y préparer ?

Les expériences prémaritales des fiancés ne sont pas conformes à la raison ni à la foi chrétienne.

Dans l'optique un peu abstraite de la philosophie et de la théologie chrétiennes, la réponse à cette question est facile et péremptoire: *œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement*.

Au regard de la *raison*, l'homme est un composé de chair et d'esprit. La chair en lui n'est pas maîtresse mais servante de l'esprit, soit qu'elle contribue, par le truchement de la connaissance sensible, à l'enrichir et le faire croître au dedans, soit qu'elle lui permette, à travers l'extrême variété des langages, de s'exprimer et de s'affirmer au dehors.³ Dans les rapports ordinaires entre humains, le corps a pour rôle d'établir par des signes appropriés: paroles et cris, rires et pleurs, étreintes et caresses, gestes d'accueil ou de refus, — une communication entre les âmes qui, sans lui, resteraient muettes, opaques, étrangères les unes aux autres. Dans les rapports d'amour conjugal, cette mission du corps prend tout son sens. Ce que le corps, alors, a charge de manifester au dehors et d'approfondir au dedans, c'est le don réciproque et parfait de deux personnes humaines qui, l'espace d'un instant, se fondent si complètement l'une dans l'autre qu'elles ne se possèdent plus, mais sont entièrement données l'une à l'autre: *ils seront deux dans une seule chair*, dit l'Écriture. L'intimité charnelle, en l'occurrence, n'est que l'expression et l'instrument privilégié d'une autre intimité, celle-là toute spirituelle, au ras des âmes. C'est pourquoi, elle est inconcevable hors de l'amour le plus total et le plus stable, c'est-à-dire — compte tenu de la fragilité de toutes les amours humaines — hors du mariage lui-même, qu'elle est appelée, dans le langage juridique, à *consommer*, en le rendant rigoureusement indissoluble.

3. Cfr Jean Mouroux: *Sens chrétien de l'homme*, chapitre III.

Au regard de la *foi*, le don charnel a une signification encore plus haute. Pour les époux chrétiens, il est inséparable de la fonction procréatrice par laquelle ils participent mystérieusement à la puissance divine et contribuent à la croissance du Corps du Christ, à l'expansion du Royaume de Dieu, en peuplant la terre d'adorateurs et le ciel d'élus. Or, l'amour prémarital, comme tel, exclut la procréation et se trouve amputé, par cela même, de sa vraie dimension naturelle et surnaturelle. Peut-on poser sans tricherie, sous le regard de Dieu, un geste aussi plein d'intentions et de conséquences divines, alors qu'on lui interdit, forcément, de déployer toute sa richesse ?

Le don charnel, au surplus, est, à l'intérieur du mariage chrétien, le symbole le plus expressif de la parfaite intimité du Christ et de l'Église. En s'unissant à notre humanité par l'Incarnation, en l'épousant, pour ainsi dire, le Christ a contracté avec son Église une union infiniment étroite, dont le mariage de l'homme et de la femme, achevé dans leur chair, est le signe sensible et efficace. L'intimité du Christ et de l'Église a culminé sur la Croix, quand le Christ a livré son corps par amour pour l'Église, comme les époux chrétiens, par amour, se livrent mutuellement leurs corps pour rendre leur union parfaite et irrévocable. Mais, comment les fiancés participeraient-ils, en figure et en réalité, à ce grand mystère d'amour, puisqu'ils ne sont pas encore conjoints par ces liens sacrés, surnaturels que, seul, le sacrement de mariage noue entre les époux ? Pour le Christ et l'humanité, avant l'Incarnation rédemptrice, la longue "attente des nations" fut une phase préparatoire, mais non point vide et stérile, à l'union définitive que, venue la "plénitude des temps", ils devaient contracter devant Dieu. Les fiançailles, de même, sont une période d'attente anxieuse et féconde où les fiancés se préparent, dans la patience et le sacrifice — c'est-à-dire dans l'amour vrai — à participer pleinement, un jour prochain, au grand mystère qui, d'avance, leur fait battre le cœur. Mais, dans l'intervalle, pour respecter leur vocation surnaturelle, ils n'ont pas le droit, n'en ayant pas encore reçu la grâce, de consommer leur union, ni de rien faire, délibérément, qui les y achemine.

Ces considérations, évidemment, restent bien théoriques; on doute que les fiancés, aux prises avec des impulsions redoutables, puissent s'en contenter. Ce qu'ils veulent savoir — parce que cela seul, en pratique, est important à leurs yeux —, c'est si la présence ou l'absence d'activités prémaritales sont un bien ou un mal pour leur amour, si elles déboucheront, pour eux, sur une réussite ou un échec. Or, face à un couple donné, avec ses habitudes, son sens des valeurs, ses réactions particulières, l'état présent de son amour, le pronostic n'est pas facile à établir. On peut citer des témoignages valables allant dans les deux sens. Dans certains cas, l'abstention des rapports sexuels au cours des fiançailles, surtout quand elle est subie par l'un et imposée par l'autre, résulte chez le couple en tensions douloureuses, en incompréhensions, en conflits répétés, où il arrive que l'amour périsse. Mais un amour si vulnérable méritait-il vraiment de vivre et l'abandon charnel l'eût-il sauvé ? Dans d'autres cas, au contraire, il apparaît clairement que l'effort consenti de bon cœur et d'un commun accord par les fiancés, pour ne pas se laisser prendre au piège de la chair, a permis à leur amour de

grandir plus vite et de monter plus haut. Pareillement, parmi les couples qui ne se sont point abstenus, les uns s'en félicitent, les autres le regrettent amèrement.

Qui donc a tort, et qui donc a raison ? La morale chrétienne porte contre les expériences prémaritales un jugement sévère et sans appel; pour tout croyant, son jugement fait loi. Mais cette sévérité de la morale, parfaitement justifiée au plan de la doctrine, a-t-elle des appuis dans les faits, dans l'expérience vécue des fiancés et des époux ?

Elle en a, et dans un fait majeur, primordial et aisément vérifiable, car il crève les yeux: *les inconvénients et les dangers des expériences prémaritales, dans l'ordre des valeurs, l'emportent largement sur leurs avantages; les fiancés ont, comparativement, bien plus à y perdre qu'à y gagner.*

La virginité physique et surtout affective est une des conditions de réussite de la vie conjugale.

Le premier risque est lié à la possibilité, toujours présente, d'une rupture. Il est, ici, d'autant plus redoutable que l'intimité charnelle, chez les fiancés, a une signification plus riche et laisse dans l'âme des traces plus profondes. La virginité physique est une chose, la virginité affective en est une autre. Qu'on attache moins d'importance à la première, trop compromise avec un pharisaïsme inhumain, à la bonne heure.⁴ Mais reste à traiter avec la seconde qui est, à notre sentiment, de bien plus grave conséquence. C'est par amour que les fiancés se donnent l'un à l'autre. Ce don est à leurs yeux une consécration et une promesse; il scelle un engagement qui équivaut, au plan des intentions conscientes et des motivations inconscientes, à un mariage véritable, à ce "mariage selon la loi de la nature" qui, en cas d'extrême nécessité, est valide devant Dieu et devant l'Église. Ni l'État ni l'Église ne *font* le mariage; ils en sont les témoins et non point les ministres. Simple contrat civil ou sacrement chrétien, le mariage n'existe que par le consentement mutuel des époux. D'où l'importance du geste qui, dans la tradition humaine et chrétienne, exprime ce consentement avec le plus de force et pose sur l'amour humain le signe indélébile.⁵

4. Nous ne sommes pas loin, sur ce point, de partager l'avis de Harvey Cox: "Quand on le réduit à un précepte, l'idéal de chasteté prémaritale met sur le même pied les relations entre fiancés et la froide exploitation des collégiennes aux soirées de "fraternités". Dans les deux cas, on transgresse la Loi et il n'y a pas de moyen terme entre la virginité et la non-virginité. Par conséquent, à côté de la vierge technique, nous voyons marcher son ombre maléfique, la fille perdue technique, celle qui, ayant une fois consenti à des relations, se trouve pour toujours parmi les réprouvés. Elle a franchi le Styx sexuel et il n'y a pas de chemin de retour. Elle ne peut plus se présenter pure à sa nuit de noces." (*La Cité séculière*, p. 233). Par malheur, le jugement des hommes ne coïncide pas toujours avec celui de Dieu.

5. Les jeunes chrétiens recourent volontiers à un argument de cette veine pour justifier leur conduite. Ce sont les époux, disent-ils, qui se confèrent le sacrement de mariage; ils en sont les ministres; le prêtre n'est là que comme témoin. Quand donc deux fiancés sont fermement résolus à se prendre pour mari et femme, ils sont mariés automatiquement et possèdent par le fait même tous les droits des époux. Outre que l'argument méconnaît l'essentielle dimension sociale et juridique du mariage, il est possible, comme on voit, de le retourner.

Pure théorie, dira-t-on. Ce n'est pas notre avis. Hommes et femmes savent d'instinct et continuent, malgré les sexologues, à réagir comme si le don charnel, dans l'histoire des couples, était une affaire capitale et constituait, sitôt accordé, un obstacle et une menace à tout amour subséquent. Les hommes, là-dessus — comme en matière de virginité physique —, se montrent, injustement, beaucoup plus exigeants que les femmes. Il suffit d'ordinaire à la femme de savoir qu'elle est le dernier amour de son mari, mais le mari rêve d'apprendre qu'il est le premier amour de sa femme. À bien y réfléchir, cette virile prétention n'a rien de ridicule ni d'insolite, du moins quand elle n'exclut que l'aspect charnel de l'amour disparu. À l'ingénue qui, d'un cœur loyal, lui confiait d'anciennes complaisances pour son premier fiancé, le second répondit, profondément troublé: "Tu ne pourras plus jamais être entièrement à moi, désormais. Tu as appartenu, tu appartiens encore à l'Autre. Car il est écrit dans l'Évangile: *Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.*" Vue profonde, contestable en exégèse et en droit, mais si proche des réactions spontanées, des comportements historiques de l'âme humaine, qu'elle doit y avoir de solides racines. Aussi bien, la preuve est faite que les amours défuntes, souvent, reviennent hanter les amours neuves, qu'elles y allument, chez l'un des nostalgiques, des regrets, chez l'autre des inquiétudes, des jalousies, capables d'empoisonner à jamais le climat du foyer. L'innocence de la chair et du cœur n'est pas, comme certains l'ont cru, la pierre d'angle du bonheur conjugal, mais elle en reste une condition importante. Ceux-là mêmes, parmi les fiancés, qui se croient le mieux émancipés des vieux interdits risquent de découvrir trop tard que ces interdits expriment, à leur manière, une loi de nature à ne point transgresser. Si sûrs qu'ils se sentent de leur constance et de la constance de l'autre, ils feraient bien d'y réfléchir, avant d'inscrire "dans le ciel" le geste irréparable.

Les intimités charnelles précoces nuisent au dialogue qui doit, au cours des fiançailles, souder la communauté conjugale.

Le second risque des expériences maritales intéresse l'évolution et l'épanouissement de l'amour à l'intérieur du couple en formation. Les fiançailles ont pour but de souder en profondeur, dans tous les ordres de l'existence, la communauté de l'homme et de la femme que le mariage, plus tard, avec les devoirs, les droits, les responsabilités nouvelles qu'il confère, consacrerait et épanouirait sur le plan juridique et social. Or, cette communauté totale ne peut s'établir, suivant la loi même des rapports entre humains, que sur la base d'une unité spirituelle poussée à sa limite extrême.

Beaucoup de fiancés et même, dans les débuts de leur vie conjugale, beaucoup d'époux, n'ont pas une idée juste de cette nécessité, ou s'ils l'ont, elle reste un peu abstraite et lointaine, tant la poussée des sens et du cœur

est ardente, enveloppant l'amour d'une atmosphère de rêve et d'éternité. Ce n'est que peu à peu que la conscience réussit à percer cette brume rose, quand chacun se heurte aux habitudes journalières, aux préjugés, aux caprices, aux lacunes de l'autre. S'il accepte, à cet instant, son conjoint tel qu'il est, malgré sa déception; s'il consent à porter avec lui, et si tous deux portent ensemble, les joies et les peines de la vie quotidienne, alors naît et grandit un second amour, qui mérite seul, à vrai dire, le nom d'amour conjugal. Il dépasse le premier, comme le fruit dépasse la fleur, comme l'accomplissement dépasse la promesse, comme le cœur qui sait renoncer dépasse le cœur qui ne fait que s'ouvrir et se répandre.

C'est à ce second amour, apte à remplir et féconder l'existence, que les fiançailles doivent préparer les époux de demain. Tâche immense et difficile entre toutes. Il s'agit d'harmoniser, d'apprivoiser l'un à l'autre, deux êtres — deux étrangers — que tout rapproche et que tout sépare; deux êtres qui brûlent de tout mettre en commun, de tout partager, et qui en sont empêchés, à chaque instant, par leur éducation, leur histoire, leur tempérament, leurs opinions et leurs goûts spontanés, par toutes leurs différences et, notamment, par l'insurmontable différence des sexes, qui fait leur joie et leur tourment. La réussite de cet effort de convergence repose sur la qualité du dialogue que les fiancés parviennent à établir et à maintenir à propos des principaux objets de leur commun projet: enfants, travail, loisirs, amitiés, famille, religion, etc.

Ce dialogue n'exclut pas, loin de là, les questions sexuelles, qui constituent une des dimensions essentielles de l'amour conjugal. Ceux qui, par un excès de pudeur, arrivent au mariage entièrement ignorants l'un de l'autre sous ce rapport, ont bien des chances d'être maladroits et déçus. Les occasions d'échanges, de confidences, de découvertes en ce domaine un peu scabreux naissent, d'ordinaire, d'elles-mêmes, à partir, simplement, des témoignages sensibles d'affection que les fiancés sont amenés, sur la lancée de leur amour, à se prodiguer. C'est là qu'il leur importe d'être attentifs pour savoir comprendre et accepter le désir de l'un, le refus de l'autre, pour n'en pas faire des drames, pour réfléchir ensemble, dans le calme, aux aspects quasi contradictoires, en apparence, du don mutuel dans les deux sexes.

Pour le fiancé, la découverte fondamentale est celle de la primauté du cœur chez la femme. Ce qui, en elle, l'emporte d'emblée, ce n'est pas l'instinct charnel, ni le goût du plaisir, c'est le besoin d'aimer et d'être aimée, c'est la joie de son cœur. La tâche du fiancé consiste donc à enregistrer et à interpréter correctement les paroles et les gestes de sa compagne qui lui révèlent cette primauté que, à l'intérieur même de l'amour physique, elle accorde et ne cessera jamais d'accorder aux aspects affectifs de la vie à deux.

Pour la jeune fille, la découverte majeure est celle qu'elle fait, simultanément, de la puissance du désir dans l'homme et de la confiance qu'elle doit quand même lui accorder dès que l'amour a fait naître chez lui l'instinct de protection. Cette confiance, le respect et la tendresse dont elle se voit enveloppée, lui procurent un sentiment

de sécurité qui se traduira plus tard dans cette attitude d'abandon par laquelle s'exprime en plénitude le don féminin. En attendant, la tâche de la fiancée consiste à excuser de bon cœur chez son compagnon certaines façons de concevoir et de vivre l'amour, qui tiennent à sa nature masculine et sont, de prime abord, fort éloignées des inclinations féminines. La preuve est faite que la femme aimante, petit à petit, s'en accommode et qu'elle en tire bénéfice à proportion de la confiance que l'homme lui inspire.

Tels sont les principaux objets de l'irremplaçable dialogue que les fiançailles inaugurent entre les futurs époux. Or, si l'on s'engage tout de suite au plus épais des échanges charnels, le danger est extrême de se laisser complètement absorber par cet aspect capiteux des rapports entre les sexes. *Comment* parler d'amour à des moments pareils ? Et, si ces moments se multiplient, où trouvera-t-on le temps, le goût et les moyens de tisser et resserrer d'avance, comme il se doit, les liens de cette communauté de vie totale par laquelle le mariage se définit ?⁶

On objectera peut-être que ce qui est, comme l'expérience le prouve, un facteur de rapprochement pour les époux ne peut pas être un facteur d'éloignement pour les fiancés. Tout discrédit jeté sur l'amour prémarital ne rejailit-il pas, en fin de compte, sur l'amour marital lui-même ?

L'objection mérite qu'on s'y arrête, car elle contient une goutte de vérité dont les époux, au besoin, pourraient faire leur miel. Aussi bien, la génitalité occupe dans la vie quotidienne de certains ménages tant de place, elle est tellement hypertrophiée, surtout dans les commencements de la vie à deux, que la poursuite obsessionnelle de l'intimité en ce domaine joue au détriment de celle, plus importante, qui doit normalement s'établir entre les époux sur tous les autres plans de leurs personnalités et de leur vie. D'où le besoin, fortement ressenti par les meilleurs et les plus lucides, de s'employer, comme la nature elle-même les y convie, à une spiritualisation progressive de leur amour conjugal qui, sans jamais éteindre les notes de la chair, les fait sonner moins haut. Les époux, en règle générale, tirent de cet effort — quand effort il y a — les mêmes avantages que les fiancés.

Néanmoins, la vie sexuelle des époux s'exerce dans un climat fort différent de celui des fiançailles. La multiplicité des intérêts communs, le partage constant des joies et des peines, l'urgence du quotidien, la sécurité dans la tendresse, surtout l'amour des enfants contribuent à maintenir, chez les époux, cet équilibre entre la chair et l'esprit dont la rupture, sous des auspices moins favorables, risque d'être fatale aux fiancés; ils n'empêchent pas l'amour conjugal de s'exprimer dans la chair, mais ils l'empêchent de s'y absorber, de s'y dégrader et, comme il arrive à l'amour des fiançailles, de périr lentement d'asphyxie.

6. Nous avons, dans un contexte différent, développé le même thème dans un précédent article. Voir *Relations*, juillet-août 1968: *Les expériences maritales face à l'amour*.

Échecs ou réussites, les expériences prémaritales ne sont pas des critères valables de compatibilité sexuelle ni conjugale.

Le troisième risque est inhérent aux expériences prémaritales comme telles, à partir du moment où elles sont considérées, sans plus, comme des critères de compatibilité sexuelle, ou même de compatibilité conjugale tout court.

La sexologie moderne, à l'encontre d'anciens partis pris, à mis si fort l'accent sur l'importance de la vie sexuelle dans le mariage, elle a insisté si lourdement, en particulier, sur la nécessité et les bienfaits de l'harmonie charnelle, au sens technique du mot, que nombre de fiancés s'inquiètent de leurs affinités sur ce point et brûlent d'impatience de les vérifier *de facto*, comme si tout leur bonheur futur en dépendait. Qu'il se mêle parfois à l'expression de ce souci trop commode une part d'artifice, tout le monde en convient. Mais n'y entre-t-il pas surtout une grande part d'illusion ?

Sur le plan proprement sexuel, les faits démontrent que les expériences prémaritales apportent régulièrement aux fiancés plus de tribulations, de déboires, d'amertume que d'apaisement, de gratitude et de vraie satisfaction. Au total, elles déçoivent, et pour plusieurs raisons qui tiennent à leur nature même et aux conditions particulières dans lesquelles elles se déroulent.

Ces expériences déçoivent, en premier lieu, parce qu'elles sont, de soi, prématurées. Nous l'avons vu: l'intimité charnelle n'a pas sa signification par elle-même; elle n'est et ne peut être que le symbole expressif d'une réalité beaucoup plus profonde, qui lui est préexistante et qu'elle est impuissante à créer toute seule. C'est pourquoi, même chez les époux, l'harmonie sexuelle ne s'établit que lentement et, d'ordinaire, au même rythme que l'harmonie générale des esprits et des cœurs. Chez les fiancés, le décalage entre le symbole signifiant et la réalité signifiée peut être tel qu'il perturbe les mécanismes physiques et psychologiques extrêmement délicats que la nature a mis en place pour faire, normalement, de l'union des corps le temps le plus fort et le plus rassasiant de l'amour. Pour l'un ou pour l'autre des partenaires, souvent pour les deux, la rencontre, dont ils attendaient des merveilles, aura saveur d'échec, et cet échec, multiplié, fait peser sur leurs relations actuelles et futures une menace très lourde.

Une deuxième source d'insatisfaction réside dans le caractère irrégulier et clandestin d'expériences pareilles. Nombre de fiancés ne voient dans leur amour qu'une affaire privée et perdent de vue son importance sociale: "Les amoureux sont seuls au monde", dit la chanson. Ce n'est pas vrai. À cet amour, toute la communauté est intéressée au plus haut point. La preuve en est que l'État et l'Église tiennent l'un et l'autre à être présents au mariage, qui ne peut être ni contracté ni dissous sans leur

consentement. C'est eux qui, en s'emparant de l'amour humain que viennent leur présenter les fiancés, lui donnent une valeur, une signification, une stabilité qui dépassent de beaucoup les conjoints eux-mêmes. Les fiancés, bon gré mal gré, sont forcés de tenir compte de cette réalité, avec laquelle leurs deux familles et tout leur entourage, d'habitude, sont accordés. D'où le climat d'insécurité dans lequel, forcément, les expériences prémaritales sont vécues. Cette insécurité ne tient pas seulement à la crainte habituelle de la grossesse, que les contraceptifs modernes n'ont qu'en partie éliminée. Elle tient aussi, et davantage, à cette sorte d'anxiété diffuse qu'engendre, chez tout humain normal, la conscience d'être en rupture ou en conflit avec la tradition, les valeurs, les règles du milieu, si complaisant qu'il s'affiche; d'aller partout portant un masque pour que personne — surtout pas les parents — ne devine le "délicieux et criminel" secret qu'on cache dans son cœur.

Brochant sur cette insécurité première, les fiancés en éprouvent une seconde, qui est d'ordre affectif. À travers l'acte d'amour conjugal, l'époux et l'épouse se disent et se redisent l'un à l'autre: "Je te choisis une fois pour toutes, parmi et par-dessus tous les autres. Je te choisis et je te rechoisis. Mon choix d'aujourd'hui, c'était celui d'hier, ce sera celui de demain et de tous les jours de notre vie. Je suis à toi comme tu es à moi, pour toujours, quoi qu'il advienne." L'acte d'amour prémarital, sans doute, veut exprimer cela aussi, mais il ne le peut pas avec la même force. C'est seulement dans le mariage indissoluble que l'homme et la femme se font le don mutuel, irrévocable, qui leur permet de savourer en paix, au delà du plaisir, la joie sans mélange de la communion parfaite.

Un troisième facteur d'échec sexuel gît dans l'égoïsme dont les relations prémaritales, osons le dire, sont souvent entachées. Cet égoïsme peut revêtir des formes bénignes, presque naïves: manque de pudeur et de respect, manque de prévoyance pour les désirs ou les besoins de l'autre, manque de maîtrise de soi, de compréhension et de patience devant des résistances ou des scrupules inattendus. Il peut revêtir aussi des formes virulentes dont la pire consiste à forcer la liberté du partenaire. Certains voient dans les intimités précoces un moyen de lier l'autre, qui pourrait, après coup, se croire engagé sans retour. Cette pression morale, qu'elle soit le fait du fiancé ou de la fiancée, est parfaitement indue puisqu'elle joue à un moment où chacun garde encore — et tient parfois à garder — le droit de décider de sa vie en toute liberté. Sans aller jusqu'à cet excès, d'autres ne craignent pas d'exercer sur leur partenaire récalcitrant une espèce de chantage à la tendresse, dont ils sont les seuls à sous-estimer le caractère répugnant, et qui n'est certes pas fait pour faciliter l'accord charnel.

Quoi qu'il en soit de ces périls, le vrai problème n'est pas de savoir si les expériences prémaritales seront des réussites ou des échecs, mais de savoir quelles conclusions pratiques les fiancés en peuvent tirer pour le présent et l'avenir. Que l'accord charnel soit réalisé à leur satisfaction, en déduiront-ils tout bonnement qu'ils sont faits l'un

pour l'autre? Qu'il ne le soit pas, envisageront-ils automatiquement la rupture? On parle d'expériences utiles ou même nécessaires, mais leur signification — c'est bien le moins qu'on puisse dire — est extrêmement ambiguë. Les fiancés s'aiment vraiment ou ils ne s'aiment pas. S'ils s'aiment, ils savent que leur harmonie actuelle et future se fonde sur une communion totale de vie dont l'accord physique n'est qu'un élément parmi bien d'autres, aussi ou même plus importants que lui. S'ils ne s'aiment pas réellement d'un amour de cœur et d'esprit, il serait stupide de croire que l'harmonie charnelle, à elle seule, suffira à faire naître ou à remplacer tout le reste. Qu'est-ce qu'une expérience dont il est impossible de tenir compte sans culbuter dans l'absurde?

Les fiancés peuvent et doivent s'accorder mutuellement des témoignages progressifs d'affection sensible, mais en s'aidant à rester dans les limites prescrites.

La morale chrétienne enseigne que les fiancés, parce qu'ils n'en sont encore qu'au stade préparatoire de leur engagement définitif, n'ont pas le droit, dans le domaine de l'amour physique, de poser des gestes qui sont, dans l'intention de la nature, le signe d'un amour total, dans sa double dimension personnelle et sociale. Elle condamne pareillement toute espèce de baisers, d'étreintes, de caresses aptes, de soi, ou destinés, dans l'intention des fiancés, à susciter de ces émotions violentes, incontrôlables qui constituent, d'ordinaire, le prélude à l'intimité charnelle proprement dite. L'amour physique a une courbe, variable pour chaque couple, qui tend normalement au don complet dans lequel elle s'achève. Le long de cette courbe, il y a, pour les fiancés, un point de non-retour que, attentifs à l'expérience qu'ils ont l'un de l'autre, ils ne doivent pas dépasser. S'ils le dépassent, "de cœur et de consentement", ils *pèchent*, c'est-à-dire qu'ils trichent avec la loi même qui régit leur amour; s'ils demeurent en deçà, non seulement ils ne pèchent pas, mais ils suivent l'itinéraire le mieux fait pour mener leur amour, d'étape en étape, jusqu'aux frontières du don parfait.

Il est donc bon, juste et louable que les fiancés se témoignent leur affection mutuelle par des gestes qui, progressivement, se font plus tendres et plus intimes et que, par ces échanges circonspects, ils apprennent à mieux se connaître, jusque dans leurs corps, et à mieux s'aimer, jusque dans les rites patients et délicats de l'amour physique. La vraie morale est prudente, elle n'est pas pudibonde.

Cette marche à l'amour ne peut s'accomplir qu'à deux, chacun se sentant responsable de l'autre et partageant avec lui ses impressions et ses difficultés. Un homme est un homme, va-t-on répétant, une femme est une femme. Dans l'esprit d'un grand nombre, cela veut dire que, chacun des deux sexes restant dans son rôle, celui de l'homme est de réclamer à cor et à cris ce que le rôle de la femme est de lui refuser avec persévérance. La femme seule, en somme,

serait chargée de maintenir, contre les poussées brutales de l'instinct, les hautes exigences de l'amour humain. Ce n'est vrai qu'à moitié. Au proverbe qui dit: "L'homme est de feu et la femme est d'étoffe", La Bruyère répond: "Les femmes sont extrêmes: elles sont meilleures ou pires que les hommes." Sur le terrain de l'amour, elles sont meilleures, sans doute, et plus expertes. Mais on a tort d'en conclure que leur *pureté* soit toujours sans combat, ni même sans défaite. Leurs langueurs, leurs émois, leurs élans, leurs fougues sont là pour attester qu'elles sont aussi, par bonheur, des êtres passionnés. Et, pour peu que la vie les expose, pour peu, surtout, que l'amour les remue, elles deviennent, à leur tour, faibles et vulnérables. C'est pourquoi, chez les fiancés, tout comme plus tard chez les époux, l'entraide est nécessaire s'ils veulent garder cette maîtrise essentielle qui fait — et qui fera — que toute leur vie sexuelle soit inspirée et polarisée par l'amour authentique.

Dans cette perspective, la lettre suivante, reçue d'une jeune fille, nous paraît fort éclairante:

Il faut d'abord que je vous avoue que, au cours des derniers six mois, nous avons eu, mon fiancé et moi, beaucoup de reproches à nous adresser au sujet des marques d'affection que nous nous accordions. Mais, à la suite d'une expérience désastreuse, qui aurait pu très mal finir, nous avons décidé de nous reprendre. Mon fiancé s'est montré extrêmement compréhensif. J'ai découvert en lui, à ce moment et depuis lors, des richesses intérieures et des convictions religieuses qui ne s'étaient pas encore manifestées. Ensemble, nous en remercions Dieu. Dans nos rencontres, dorénavant, nous demeurons sur la réserve, retenus que nous sommes par le souvenir de nos faiblesses passées. Croyez-le ou non, de nous deux, c'est mon fiancé qui est encore le plus craintif. "Je m'en rapporte à toi, m'a-t-il dit, pour que ces choses-là ne se reproduisent plus entre nous." En l'entendant parler ainsi, j'ai compris combien j'avais pu le décevoir en ne résistant pas plus fermement aux avances qu'il était porté à me faire. Jusqu'à notre mariage tout proche, je tiens donc à prendre toutes mes responsabilités, en aidant mon fiancé à prendre aussi les siennes. Je suis prête à consentir à tous les sacrifices et même à affronter quelques minutes de mauvaise humeur pour que notre amour, jusqu'à la fin, reste pur et grandisse.

Si les fiancés veulent donner au *oui* du jour de leurs noces sa pleine valeur, il faut que ce *oui* leur ouvre la porte d'un "vert paradis", d'une terre vierge et inexplorée. Faute de quoi le mariage n'instaurera plus, au regard de l'instinct et des sentiments profonds, cette coupure radicale entre le passé et l'avenir qui rend, pour les nouveaux époux, la "lune de miel" tellement enivrante. Celui qui veut goûter à fond la joie des épousailles ne doit pas la gâter d'avance — la déflorer, si j'ose dire — par des expériences hâtives. Pourquoi manger son blé en herbe? L'enfant fureteur qui, la veille du grand jour, découvre ses cadeaux au pied du sapin de Noël, s'attristera le lendemain. Une tristesse encore pire guette les fiancés qui célèbrent, à la sauvette, la fête de l'amour avant le carillon des noces. Que leur restera-t-il, le jour venu, à découvrir et savourer ensemble de mystérieux et de délectables? Et cette déception initiale, avec les regrets tardifs qui l'accompagnent, ne risque-t-elle pas d'avoir des répercussions douloureuses à travers toute leur vie d'époux?

DEMAIN, LE SAINT-SIÈGE?

Luigi D'APOLLONIA, S.J.

ALORS QU'IL ÉTAIT ENCORE AMBASSADEUR À PARIS, le général Georges Vanier, appelé à devenir un jour gouverneur général du Canada, avouait à des intimes que d'être nommé premier ambassadeur du Canada auprès du Saint-Siège comblerait ses vœux et couronnerait sa carrière.

Il y a de cela une vingtaine d'années. M. Saint-Laurent était premier ministre. Chose étrange, alors comme aujourd'hui, on se proposait de nouer des relations diplomatiques à la fois avec le Saint-Siège et la République populaire de Chine, moins par hardiesse que par un calcul politique, une sorte de *do ut des* plus habile que libéral.

L'événement n'eut pas lieu¹. De vieilles peurs jouaient encore et, même chez des personnes d'intelligence supérieure, d'anciens préjugés. On disait que, dans un pays aux diversités, voire aux oppositions structurelles, ethniques, culturelles, religieuses, seul un premier ministre protestant pourrait se faire pardonner politiquement cette audace. Il faut dire que nous sortions à peine de notre Haut Moyen Âge, que le pays — par crainte toujours de pénibles discordes intestines — n'osait même se donner un drapeau canadien... Ce qui n'empêcha pas le Gouvernement de Québec — impatient des empiètements d'Ottawa et qui n'avait rien à perdre, bien au contraire! — de se faire représenter *officiellement* à l'ouverture de l'Année Sainte en 1950, tandis que le premier ministre du Canada, pour se tirer d'affaire, s'y faisait représenter *personnellement*. M. Saint-Laurent manifestait certes une grande bonne volonté, mais non sans recourir, comme malgré lui, à un compromis fondé sur une équivoque. La chose ne passa pas inaperçue.

Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts du Tibre et de l'Outaouais. Le Concile a été convoqué et mené à terme, nous laissant la déclaration sur la liberté religieuse en face de n'importe quel pouvoir temporel, et la constitution pastorale *Gaudium et spes* sur la présence de l'Église au monde; le mouvement œcuménique a pris de l'ampleur, après avoir reçu du Concile ses lettres de noblesse; adressée "aux hommes de bonne volonté", l'encyclique *Pacem in terris* de Jean XXIII a été applaudie par le monde entier, y inclus l'U.R.S.S.; adressée également "aux hommes de bonne volonté", l'encyclique *Populorum progressio* de

1. Malgré l'adhésion unanime de la presse française canadienne et celle de plusieurs journaux de langue anglaise, tels que la *Gazette de Montréal*, le *Globe & Mail* de Toronto, le *Toronto Telegram*, le *Regina Leader-Post*, le *Vancouver Sun* et surtout *The Ensign*, vaillant hebdomadaire, hélas! disparu. Il est vrai aussi que ces journaux étaient presque tous (?) conservateurs.

Paul VI a reçu aussi un accueil très chaleureux; et puis le pape est sorti des murs du Vatican, il a visité la Terre Sainte, les pays au-delà des mers et, à l'invitation du secrétaire général de l'O.N.U., est venu, à New York, adresser la parole devant l'Assemblée des Nations. Et partout ce fut le piétinement de foules immenses . . .

Avec beaucoup de raison, on peut dire que l'atmosphère a changé. Nous vivons désormais dans un autre climat historique, et ce qui, hier, aurait risqué d'allumer une querelle ne devrait, aujourd'hui, que soulever quelques remous, ici et là peut-être quelques frissons d'horreur . . . C'est sans doute ce dont a pris acte M. Trudeau.

Demain, le Saint-Siège ? L'avenir le dira. Le problème du grand public reste primordial en démocratie; il conditionne en partie, quand il ne dicte pas, les gestes politiques.

Quels seraient les avantages d'une ambassade canadienne auprès du Saint-Siège et d'une nonciature auprès de Rideau Hall ? Pour les catholiques, bien sûr, une certaine satisfaction. Rien de plus, toutefois. Sur les points essentiels de caractère proprement religieux et qui touchent à la constitution même de l'Église: création de diocèses, nomination d'évêques, communication avec les évêques du pays et le Saint-Père, la délégation apostolique au Canada jouit d'une pleine et parfaite liberté que peuvent lui envier beaucoup de nonciatures, et que, de fait, elles envient . . . De plus, soit dit en passant, une délégation apostolique est à peu près affranchie des servitudes sociales, de la ronde diplomatique de réceptions, banquets, coquetels, ce qui n'est pas peu de chose . . .

C'est en vue de certains objectifs qui importent au bien simplement humain et qui ne sont pas d'ordre strictement religieux que des relations normales entre le Canada et le Saint-Siège peuvent s'avérer fructueuses. Car, bien que l'Église n'ait rien à voir avec les structures temporelles du monde, elle ne cesse de travailler sur celles-ci, à sa manière, par son enseignement et ses voies secrètes dans les âmes. En particulier, l'Église offre sa coopération aux nations pour le labeur historique d'édifier la paix sur terre (*Pacem in terris*) et de favoriser le progrès des peuples (*Populorum progressio*), puisque ni le bien commun temporel ni le bien commun surnaturel n'ont rien à retirer de la folie de la guerre et de la misère humaine.

L'immense nostalgie du monde pour la paix ! Car le monde sait qu'il est un désormais, pour la vie et pour la mort. En même temps — et c'est là une contradiction qui révèle l'infirmité de la condition humaine — le monde reste étrangement passif devant ce qu'on est en droit d'appeler l'anarchie internationale.

Sans doute, les nations rendent hommage à l'Organisation des Nations Unies — et encore, quand ça fait leur affaire ! Mais celle-ci n'est qu'une vague et lointaine ébauche d'un ordre organique et juridique vraiment supranational, et ne dispose d'ailleurs d'aucun moyen d'action quand les nationalismes s'exaspèrent et que les égoïsmes économiques, les passions idéologiques mettent en branle leurs appareils d'oppression et de mensonge. Inutile de

donner des exemples: il n'est que d'ouvrir le journal pour voir ce que les nations, membres de l'O.N.U., font de la poursuite de la paix et de leur déclaration historique des Droits de l'homme.

D'une part, le monde prend conscience de sa totalité et de sa fraternité; d'autre part, il reste désastreusement divisé et dangereusement armé. Or, c'est là une situation dont l'Église ne prendra jamais son parti pour le bien même de ce qu'elle appelle avec tendresse "la famille des nations".

En même temps, monte tout autour de nous, apportée par les merveilles électroniques de notre âge, la longue plainte de la souffrance humaine. De ceci non plus l'Église ne prendra jamais son parti, bien qu'elle sache, qu'en dépit de tous les progrès de la science et ceux de la justice, l'homme n'en aura jamais fini avec la souffrance, le long de son histoire sur terre.

L'Église se rend compte qu'en ce moment les nations dites chrétiennes sont les nations privilégiées, que les autres ou commencent leur crise de croissance industrielle où tous les abus sont possibles, ou moisissent encore dans de vieilles structures économiques et sociales.

Elle s'offre alors non seulement à éveiller les consciences à leurs responsabilités de citoyen, — ce dont l'État qui a charge des choses terrestres ne saurait que se féliciter —, mais à mettre au service des organismes d'entraide internationale à la fois ses effectifs en hommes (qui vivent sur place), sa connaissance du milieu, les ferments de l'Évangile et le génie de sa charité.

Elle est prête à travailler avec tous ceux qui s'appliquent avec intelligence et cœur à combattre la pauvreté, la maladie, mais surtout l'ignorance, afin de rendre notre terre plus habitable et plus douces nos pauvres vies.

Ces deux choses, toutefois, paix et développement des peuples, ne sont, en réalité, qu'une seule et même chose, s'il est vrai que le développement, comme l'affirme l'encyclopédie *Populorum progressio*, est "le nouveau nom de la paix".

Telle est l'œuvre pour le bien et l'honneur de la personne humaine, l'œuvre de civilisation que l'Église, dans cet âge nouveau, au service de la paix et du progrès des peuples, cherche à faire, de concert avec les pouvoirs temporels, bien que ce ne soit pas son œuvre première mais son œuvre de surcroît.

Demain, le Saint-Siège ? dans *Le Paysan de la Garonne*, Jacques Maritain rend grâces pour le "grand renversement" accompli par le Concile et en vertu duquel "ce ne sont plus les choses humaines qui prennent charge de défendre les choses divines, mais les choses divines qui s'offrent à défendre les choses humaines". Et il ajoute entre parenthèses: "si celles-ci ne refusent pas l'aide offerte". Et pourquoi le Canada refuserait-il l'aide offerte et la force même du spirituel et de son action, au service de la paix et du progrès des peuples ?

COMPORTEMENT LINGUISTIQUE DES GROUPES ETHNIQUES À MONTRÉAL

Richard ARÈS, S.J.

LE PROBLÈME DES LANGUES au Québec existait bien avant le bill 85, mais la présentation de ce dernier à l'Assemblée nationale et les réactions qu'elle a suscitées un peu partout ont permis à plusieurs de prendre conscience de l'acuité, de l'ampleur et de l'immense difficulté de ce problème. Nous n'en sommes encore, d'ailleurs, qu'au commencement et tout ce qui peut en éclairer les données et en préparer la solution doit être bienvenu.

Il y a problème, et problème aigu actuellement, affirme-t-on, parce que ceux qu'on appelle les Néo-Québécois — ceux qui ne sont ni d'origine britannique ni d'origine française — s'assimilent massivement à la communauté de langue anglaise. Ce fait se produit à Montréal où ces Néo-Québécois se concentrent pour la plupart. Si cette tendance se maintient, ajoute-t-on, si l'État québécois continue à laisser faire, la communauté de langue française, qui ne peut plus maintenant, compter sur sa traditionnelle fécondité, deviendra bientôt une minorité, à Montréal d'abord et dans la province ensuite. D'où, conclut-on, la nécessité de mesures protectrices beaucoup plus urgentes en faveur du français qu'en faveur de l'anglais.

Qu'en est-il, cependant, de l'affirmation de base de la prétendue assimilation massive des Néo-Québécois à la communauté de langue anglaise ? Me fondant sur les statistiques fournies par le recensement de 1961, j'ai déjà répondu en partie à cette question dans deux articles de cette revue: en avril 1963, "Le fait français à Montréal", et en mars 1964, "Langues parlées chez les groupes ethniques à Montréal". Les événements récents, en particulier la présentation du bill 85, le geste de la commission scolaire de Saint-Léonard et la création d'une commission d'enquête sur ce sujet des langues au Québec m'incitent à reprendre cette étude et à la développer davantage. Ma source d'information en est toujours la même: les données fournies par le recensement fédéral de 1961.

Qu'entend-on d'abord par Montréal, puisque c'est de Montréal surtout qu'il s'agit ? Aux yeux du Bureau fédéral de la Statistique, Montréal, c'est trois choses: une zone métropolitaine, une île, une ville. Ici, faute d'espace, il faut choisir. Se borner à la seule ville me paraît insuffisant et insatisfaisant: les causes d'anglicisation sont à l'œuvre sans doute dans la ville de Montréal proprement dite, mais aussi et peut-être surtout dans les villes environnantes de Westmount, Montréal-Ouest, Mont-Royal, Hampstead, Roxboro, etc. Il importe donc d'étendre à toute l'île nos recherches; malheureusement, concernant l'île de Montréal, les statistiques fédérales ne descendent pas suffisamment dans les détails, comme elles le font

pour la zone métropolitaine. C'est donc cette dernière qu'il faut choisir. Elle comprend non seulement toute l'île de Montréal mais encore l'île Jésus et certaines parties des comtés environnants (Chambly, Châteauguay, Deux-Montagnes, Laprairie, L'Assomption, Terrebonne et Vaudeuil).

Ce premier article se borne à donner une vue d'ensemble de la situation ethnique et linguistique dans la zone métropolitaine, cette zone qui renferme environ 40 p. cent de toute la population du Québec et où se concentrent les plus grandes entreprises économiques de la province. Voici, tout d'abord, un tableau des forces ethniques en présence tant au Québec que dans la zone métropolitaine de Montréal.

Tableau 1
Importance numérique des groupes ethniques au Québec et à Montréal

Groupe ethnique	Au Québec	Dans la zone montréalaise
Français	4,241,354 (80.6%)	1,353,480 (64.2%)
Britannique	567,057 (10.8%)	377,625 (17.9%)
Néo-Québécois	450,800 (9.6%)	378,404 (17.9%)
TOTAL:	5,259,211 (100.0)	2,109,509 (100.0)

Ce premier tableau nous invite déjà à deux grandes constatations:

1. le groupe français, qui compte 80 p. cent de la population québécoise, ne maintient dans la zone métropolitaine qu'un pourcentage de 64.2; de leur côté, les groupes britanniques et néo-québécois doublent presque leur importance proportionnelle dans la zone de Montréal: du premier le pourcentage passe de 10.8 à 17.9, celui du second passe de 9.6 à également 17.9. Les deux ensemble comptent 20.4 p. cent de la population du Québec et 35.8 p. cent de la zone montréalaise.

2. La région de Montréal renferme presque exactement autant de Néo-Québécois que de Britanniques, un peu plus même des premiers: 378,404 contre 377,625. Que ces Néo-Québécois adoptent l'anglais pour langue d'usage et langue maternelle, et nous voilà en face d'un bloc de plus de 750,000 citoyens de langue anglaise à Montréal!

Le danger d'une pareille éventualité est d'autant plus grand que la très grande majorité de ces groupes ethniques concentrent leurs effectifs dans la région métropolitaine. Ce fait est d'une extrême importance pour l'avenir des langues au Québec. Aussi convient-il de prendre bien connaissance de la situation.

Tableau 2

Degré de concentration des groupes ethniques dans la zone montréalaise

Groupe ethnique	Province	Zone métropolitaine	Degré de concentration à Montréal
Juif	74,677	73,062	97.4%
Italien	108,552	101,466	93.4
Russe	13,694	12,371	90.3
Ukrainien	16,588	14,519	87.5
Autres Européens	96,112	82,012	85.3
Asiatiques	14,801	11,849	80.0
Allemand	39,457	27,873	70.6
Néerlandais	10,442	7,138	68.3
Britannique	567,057	377,625	66.5
Scandinave	11,295	7,294	64.6
Autres	34,392	14,473	42.8
Français	4,241,354	1,353,480	31.9

C'est le groupe français qui est le moins concentré dans la région métropolitaine: à peine un peu plus de 30 p. cent, alors que le groupe juif l'est à 97.4 p. cent, le groupe italien à 93.4 p. cent, le groupe russe à 90.3 p. cent, etc. Un seul autre groupe, désigné ici sous le titre "Autres", a moins de la moitié de ses effectifs à Montréal, ce qui n'est guère surprenant quand on sait que ce groupe compte dans la province 21,343 Indiens et Esquimaux, gens qui d'ordinaire vivent plutôt à l'extérieur des villes. Il n'en reste pas moins que ceux qu'on appelle les Néo-Québécois et au nombre desquels il faut malheureusement, faute de statistiques précises sur leur présence dans la région métropolitaine, inclure Indiens et Esquimaux, concentrent à Montréal et autour de Montréal 83.9 p. cent de leurs effectifs au Québec, fait qui ne peut pas ne pas avoir de graves conséquences pour l'avenir du français. Les 72,396 Néo-Québécois qui vivent en dehors de la région métropolitaine ont beaucoup plus de chances d'adhérer à la communauté de langue française que les 378,404 qui habitent cette région de Montréal.

Avant d'en venir aux statistiques montrant à quelle communauté de langue s'intègrent les Néo-Québécois, voyons quel est le bilan linguistique des habitants de la région métropolitaine.

Tableau 3

Bilan linguistique des habitants de la zone métropolitaine en 1961

	Nombre	Pourcentage	Degré de concentration
Population totale	2,109,509	100.0%	40.1%
Sachant le français	1,602,936	75.9	34.9
De langue			
matern. française	1,366,357	64.8	32.0
Sachant l'anglais	1,238,863	58.7	63.6
Sachant le français seulement	826,333	39.1	25.4
Bilingues	776,603	36.9	58.0
De langue			
matern. anglaise	494,667	23.4	70.9
Sachant l'anglais seulement	462,260	21.9	72.6
Autres langues maternelles	248,485	11.8	85.1
Ni l'anglais ni le français	44,313	2.1	77.9

Deux constatations s'imposent:

1. la communauté de langue maternelle française est à peine plus considérable que la communauté d'origine française: 1,366,357 contre 1,353,480, soit un faible surplus de 12,877; de leur côté, les Britanniques, qui ne sont que 377,625, peuvent se réjouir du triple fait que l'anglais est devenu: a) la seule langue que connaissent 462,260 citoyens de la zone métropolitaine, soit un gain de 84,635 pour l'unilinguisme anglais; b) la langue maternelle de 494,667 habitants de cette même zone, soit un gain de 117,042; c) la langue comprise par 1,238,863 de "Montréalais", soit un gain de 861,238, alors que le gain réalisé par la langue française ne s'élève qu'à 249,456, c'est-à-dire à plus de trois fois moins.

2. C'est dans la zone métropolitaine, qui ne renferme que 40.1 p. cent de la population du Québec, que se concentrent 85.1 p. cent des Québécois qui n'ont pour langue maternelle ni l'anglais ni le français, 77.9 p. cent de ceux qui ne savent ni l'anglais ni le français, 72.6 p. cent de ceux qui ne savent que l'anglais, 70.9 p. cent de ceux qui ont l'anglais pour langue maternelle, 58 p. cent des bilingues québécois, et seulement 32 p. cent de ceux dont la langue maternelle est le français. On voit dès lors la complexité de cette zone, l'attraction qu'elle exerce sur tous les parlants anglais et la faiblesse de la communauté de langue maternelle française qui n'y concentre même pas le tiers de ses effectifs au Québec.

Après ces généralités, il est temps d'aborder dans le détail le comportement linguistique des groupes ethniques qui composent la population de la zone métropolitaine. Voici d'abord le comportement du groupe français.

Tableau 4

Bilan linguistique du groupe d'origine française dans la zone métropolitaine

	Nombre	Pourcentage
D'origine française	1,353,480	100.0%
Sachant le français	1,352,861	98.5
De langue maternelle française	1,312,650	97.0
Sachant le français seulement	777,932	57.5
Sachant l'anglais	573,433	42.3
Bilingues	554,929	41.0
De langue maternelle anglaise	36,717	2.7
Sachant l'anglais seulement	18,504	1.3

Ce tableau nous révèle une situation tout de même encourageante: dans son ensemble le groupe français demeure fidèle — à 97 p. cent — à sa langue maternelle. Sans doute, le groupe compte-t-il 36,717 de ses membres qui ont adopté l'anglais pour langue maternelle, et 18,504 qui ne savent plus que l'anglais, mais ce n'est là qu'une part minime de la totalité des effectifs français, soit 2.7 et 1.3 p. cent seulement. Le groupe d'origine française, quoique le plus nombreux, n'est pas celui qui fournit le plus de convertis à la langue anglaise.

Le deuxième groupe, dont il importe d'analyser le comportement linguistique, est le groupe d'origine britannique. Le tableau suivant nous le révèle.

Tableau 5

Bilan linguistique du groupe d'origine britannique dans la zone métropolitaine

	Nombre	Pourcentage
D'origine britannique	377,625	100.0%
Sachant l'anglais	368,858	97.6
De langue maternelle anglaise	354,704	93.9
Sachant l'anglais seulement	267,091	70.7
Sachant le français	109,908	29.1
Bilingues	101,767	27.0
De langue maternelle française	21,222	5.6
Sachant le français seulement	8,141	2.1

Quelques constatations rapides: 1. la proportion des Britanniques à ne savoir que l'anglais est plus élevée que celle des Français qui ne savent que le français: 70.7 p. cent d'une part, et 57.5 p. cent d'autre part; 2. proportionnellement, les Français savent plus l'anglais que les Britanniques le français: 42.3 p. cent d'une part, et 29.1 p. cent d'autre part; 3. de même, la proportion des bilingues est plus forte du côté français, soit 41 p. cent, que du côté britannique, soit 27 p. cent; 4. le groupe britannique, qui est quatre fois moins nombreux que le groupe français dans la zone métropolitaine, convertit à sa langue plus de Français que le groupe français lui-même ne convertit de Britanniques à la sienne: d'une part, 36,717 citoyens d'origine française ont maintenant l'anglais pour langue maternelle, alors que seulement 21,222 citoyens d'origine britannique ont adopté le français; d'autre part, 18,504 Français ne savent plus que l'anglais, alors qu'il n'existe que 8,141 Britanniques à ne savoir que le français, soit plus de deux fois moins.

Si le problème des langues au Québec se bornait à cette confrontation, dans la zone métropolitaine, de ces deux groupes: le français et le britannique, il ne serait ni grave, ni aigu, puisque, des deux côtés, l'assimilation est plutôt faible. Mais le problème comporte une troisième donnée, qui a nom les Néo-Québécois. Leur présence équivaut à une troisième force qui, en s'alliant à l'une ou à l'autre des deux précédentes, est en mesure de rompre le délicat équilibre qui existe depuis cent ans. Voici ce que nous révèlent à ce sujet les statistiques fédérales de 1961.

Du tableau 6 découlent les constatations suivantes :

1. près de 80 p. cent des Néo-Québécois savent l'anglais, mais seulement 42.3 p. cent d'entre eux connaissent le français;

2. les Néo-Québécois dans la région métropolitaine pratiquent l'unilinguisme anglais dans la proportion de 46.6 p. cent, et l'unilinguisme français dans la proportion de 10.6 p. cent seulement;

Tableau 6

Bilan linguistique des Néo-Québécois dans la région métropolitaine

	Nombre	Pourcentage
Néo-Québécois	378,404	100.0%
Sachant l'anglais	296,572	78.4
Sachant l'anglais seulement	176,665	46.6
Sachant le français	160,167	42.3
Autres langues maternelles	156,199	41.2
Sachant l'anglais et le français	119,907	31.7
De langue maternelle anglaise	103,246	27.2
Ni l'anglais ni le français	41,572	10.9
Sachant le français seulement	40,260	10.6
De langue maternelle française	32,485	8.6

3. en tant que langue maternelle, le français a attiré à lui chez les Néo-Québécois trois fois moins d'adhérents que l'anglais, soit 32,485 contre 103,246, et pourtant les Canadiens français sont, dans la région métropolitaine, presque quatre fois plus nombreux que les Canadiens britanniques, ce qui revient à dire que l'attraction qu'exerce sur les Néo-Québécois la langue anglaise à Montréal et dans les environs est, proportionnellement à l'importance numérique des deux groupes en présence, sept fois plus forte que l'attraction exercée sur ces mêmes Néo-Québécois par la langue française;

4. il reste encore 156,199 Néo-Québécois, soit 41.2 p. cent d'entre eux, qui n'ont adopté pour leur langue maternelle ni l'anglais ni le français, mais conservent encore leur propre langue d'origine. De quel côté finiront-ils par se ranger, eux ou leurs enfants ? Pour l'avenir du français, la réponse donnée à cette question est d'importance capitale.

* * *

Voilà une première vue d'ensemble du comportement linguistique des groupes ethniques dans la région métropolitaine. Elle nous indique déjà clairement que c'est là que se livre la lutte pour l'assimilation des Néo-Québécois, lesquels se concentrent à 83.9 p. cent dans cette région. Elle nous apprend aussi que ces Néo-Québécois adoptent pour leur langue maternelle trois fois plus l'anglais que le français et qu'ils ont ainsi fourni à la communauté de langue anglaise 103,246 nouveaux adhérents, alors qu'ils n'en apportaient que 32,485 à la communauté de langue française.

Reste à savoir maintenant en détail le comportement linguistique de chacun de ces groupes ethniques: italien, allemand, polonais, ukrainien, russe, etc. que l'on range sous l'étiquette de Néo-Québécois. C'est ce que montrera un prochain article.

LA FEMME DOIT HUMANISER LA SOCIÉTÉ

Claire CAMPBELL

UN EMPLOYÉ DE GRAND MAGASIN me confiait récemment: "Je fais un bon salaire. Je ne suis jamais en chômage, et, malgré tout, je suis inquiet. Quelque chose me pèse. Les types que je rencontre, à la taverne où je vais prendre une bière, me disent la même chose. Heureusement, moi, j'ai une bonne femme. Elle est toujours de bonne humeur. Elle est heureuse dans sa cuisine. Elle me compend, elle élève bien nos enfants et n'est pas dépensière. Dans le fond, je me compte bien chanceux!"

Cet homme d'une trentaine d'années exprimait admirablement l'inquiétude de l'être humain qui se sent écrasé dans une société technologique déshumanisante. Cela se comprend, on opprime tellement l'homme aujourd'hui! Par contre, comme il le dit si bien, cet homme a de la chance puisqu'il a une femme qui humanise sa vie. Voilà la vocation de la femme. Elle demande de l'amour et l'amour est exigeant. Aussi, de nos jours, on cherche de plus en plus à changer cette vocation. Et nous en connaissons les perturbations.

À la base de l'inquiétude de cet employé se trouve notre société de consommation en pleine révolution sociale. Nous sommes devenus prisonniers non seulement de fausses valeurs mais aussi des objectifs économiques de cette société dite d'abondance. Nous sommes submergés par le matérialisme. Le désir de confort, d'aisance, de possession nous avilit lentement. Il y a des signes de déséquilibre dans notre beau monde et c'est ce qu'il ressent, ce monsieur. Dans sa simplicité, il m'avouait ce qui l'aidait à tenir le coup: une vraie femme.

Lorsque je pense à toutes les femmes, j'aime à les comparer aux millions d'étoiles du firmament. Ces planètes apparaissent sous des formes multiples, les unes plus brillantes que les autres, mais toutes jetant des rayons de lumière. Il devrait en être ainsi de toutes les femmes. Les valeurs féminines, telles que l'amour, l'empathie, la sensibilité, l'intuition, etc. devraient rayonner dans le monde en l'humanisant. La femme de lettres et apôtre sociale Mlle Jacqueline Dupuy affirmait que "Dieu a confié à l'homme la maîtrise de l'univers et à la femme, de veiller sur l'humanité" (*Idéal Féminin*, janvier 1968). Chaque femme sans doute accomplira cette tâche à sa manière personnelle. Chacun de nous, écrivait le cardinal Newman, a un travail à faire pour Dieu. Pour l'accomplir, tout en veillant sur l'humanité, il faut que chaque femme ait confiance en elle-même. Elle doit avoir un sens inné de sa valeur personnelle. Elle doit avoir un idéal. Il sera diffé-

rent chez chacune, il va sans dire, car il n'y a pas UN idéal féminin. Notre tempérament, nos talents, notre formation, notre culture, nos aspirations sont à la base de notre idéal. "On ne peut changer ni les foyers ni les écoles qui nous ont faits ce que nous sommes, ni le sang qui coule dans nos veines", écrit le célèbre docteur Wilder Penfield dans son livre *Second Career*. Ensuite, les idéaux des femmes d'aujourd'hui ne ressemblent pas toujours à ceux d'autrefois, chaque époque étant différente. (Les parents d'adolescents et les éducateurs d'un certain âge en savent quelque chose!). Le genre de vie modifie non seulement les besoins de chaque individu mais aussi son idéal.

Regardons-nous aujourd'hui. Bien sûr, nous sommes plus émancipées. Mais avons-nous, parallèlement à notre émancipation, fait du progrès aux paliers de l'âme et du cœur? On nous répète que la femme doit avoir une "bonne instruction" afin qu'elle puisse occuper la place qui lui revient. D'accord. Cependant, n'allons pas admettre une scission entre son intelligence, son âme et son cœur. On appauvrira la femme (et la société) si l'on ne s'occupe que de son intelligence. En outre, si la qualité de notre vie doit dépendre de l'instruction que nous recevons, il me semble qu'il faudrait absolument donner à notre instruction la vraie culture qui assurait autrefois une formation intégrale, qui permettait de voir en profondeur et d'avoir l'assurance dans la pensée. À entendre les propos de certaines de nos femmes instruites (sociologues, psychologues, professeurs de philosophie ou autres), on a nettement l'impression qu'il manque quelque chose de fondamental dans l'instruction de nos femmes. Parfois, on les croirait devenues dénaturées. Plus de sentiments, plus de sublime, plus de mystère, plus de clarté! Seulement de l'intelligence, dans la froideur et la sécheresse!

Ce qui suit n'est pas une expertise (ce genre me dépasse), mais un regard de femme contemporaine sur le monde féminin qui l'entoure. Un tableau tout à fait personnel, bien sûr, qui ne sera peut-être pas concordant avec celui du sociologue, du démographe ou du psychologue. Cependant, je me suis efforcée de ne pas regarder autour de moi à travers un prisme.

Pour tracer ce tableau plus facilement, j'ai pensé répartir les femmes dans des catégories bien distinctes (c'est comme ça que je les vois): (1) la femme "contemporaine", (2) la femme moderne, (3) la femme ultra moderne, (4) la féministe et (5) la femme dans les limbes.

J'écrivais dans un article intitulé "L'évolution de la femme" (*Relations*, octobre 1967): "Il ne semble pas exister d'unité d'esprit entre les femmes d'aujourd'hui. Il y a, au contraire, des forces disjointes. À mon sens, ces forces produisent des camps différents et il en résulte un manque de cohésion." C'est à ces divergences que je pensais. Les femmes sont divisées entre elles par des aspirations et des valeurs différentes ou par le manque d'aspirations et de valeurs. La tragédie c'est qu'elles n'essaient pas de se comprendre davantage.

La femme "contemporaine"

C'est la femme qui vit au rythme de son cœur et qui sait créer dans l'amour. Elle fait face aux réalités du monde moderne mais en restant fixée aux vraies valeurs (féminines et autres). Devant les théories "nouvelle vague", elle ne change pas sa conception de la vie, de l'amour et de la famille. Elle demeure ainsi en paix avec elle-même et garde l'équilibre. Elle est convaincue que pour avoir une perspective exacte des événements il faut avoir des valeurs fixes. Elle reste calme devant ces gens qui sont devenus des "yoyos" aux mains des avant-gardistes. Il n'y a chez elle aucune ambivalence (nous y reviendrons dans un autre article). Elle ne jette pas les traditions au vent et ne nie pas le passé. "Ceux qui oublient le passé sont condamnés à le répéter", écrivait le philosophe américain Santanaya. C'est donc une femme animée d'un esprit à la fois nouveau et ancien.

On retrouve ces femmes "contemporaines" dans tous les milieux, aisés ou pauvres, instruits ou non. Elles occupent des professions, ont des métiers ou font des travaux plus ou moins éclatants. Elles ont de 20 ans à 80 ans et plus. Elles sont célibataires, mariées ou religieuses. Mariées, elles aiment avec tout leur être, sachant bien que donner entièrement de soi-même n'est pas du tout synonyme de "soumission", cette grande inquiétude de la femme moderne. En outre, elles établissent des priorités dans leurs activités et n'oublient jamais que maris et enfants ont des droits qu'elles doivent respecter. Toutes ont en commun ceci: elles réalisent que la femme est profondément différente de l'homme.

Quand la femme "contemporaine" poursuit des études supérieures, la vie de l'esprit, du cœur et de l'âme se nourrit chez elle simultanément. Pas de hiatus dans le développement des uns ou de l'autre. Ce sera sa force. Plus tard, dans les cadres professionnels, il sera facile de la retrouver. Elle aura un véritable sens de l'humain parce qu'elle aura développé sa sensibilité. Il n'y a pas que la clarté de l'intelligence qui compte, il y a bien la sensibilité de l'âme et la chaleur du cœur. Voilà, n'est-ce pas? ce qui assure l'HARMONIE dans l'être humain, la sécurité émotive lui sera un atout dans son monde professionnel. Elle n'aura pas besoin de devenir futée pour prouver qu'elle est capable. Il n'y aura pas non plus chez elle de snobisme. Et surtout, pas d'agressivité: sa force intérieure lui donnera le calme extérieur, elle sera sereine et forte.

La nouvelle présidente de l'Institut Vanier de la famille, madame A. F. W. Plumptre, est une femme "contemporaine". Elle est économiste de profession. Elle a toujours considéré ses tâches de mère et de ménagère comme sa carrière principale. "Je pense que l'éducation des enfants, disait-elle récemment, est la plus créatrice des occupations." Pour elle, les mères devraient demeurer au foyer avec leurs bébés, si c'est économiquement possible. Elle ajoutait que ses amies qualifient de réactionnaire son point de vue.

La petite femme de l'employé dont je parlais au début est, elle aussi, une femme "contemporaine". Elle ne brille pas dans la société comme madame Plumptre, mais elle brille dans la vie de son homme. Et sa contribution à la société est un foyer serein et équilibré où, sans le savoir, elle est une force humanisante. Elle l'est d'instinct. Si sa contribution n'a pas l'éclat et l'envergure de celle de madame Plumptre, néanmoins elle humanise pour sa part la société selon sa formation, ses talents et ses aspirations. Il faut la respecter. C'est une femme simple mais de valeur.

Comme on néglige de chanter les louanges de toutes les petites femmes "contemporaines" comme elle! Ne travaillent-elles pas courageusement à donner le meilleur d'elles-mêmes aux responsabilités qui leur incombent? On a bien tort de minimiser leur contribution à la société. On a bien tort aussi de ne pas les encourager ou stimuler. Ce n'est pas en leur présentant en exemples des femmes bourgeoises ou professionnelles, éclatantes de succès, ou des comédiennes de vie dite "sophistiquée", que l'on y arrivera. J'ai un attachement tout particulier pour ces femmes simples. Dans bien des cas, elles n'ont pas reçu beaucoup, et cependant comme elles sont capables d'amour, de tendresse, de courage, de générosité, de loyauté et de fraternité! Plusieurs d'entre elles deviennent philosophes sans le savoir et dépassent souvent, en sagesse et en jugement, nos grandes intellectuelles modernes!

Les jeunes femmes de milieux plus favorisés qui font "une carrière" de prendre soin de leur mari et de leurs enfants sont des "contemporaines", d'après mon tableau. Elles ne mènent pas une vie en vase clos. Je me suis efforcée dans mes articles (*Relations* mai, juin et décembre 1968) de montrer ce que pouvait être cette carrière unique. Nombreuses sont celles qui font au foyer une vie très enrichissante. Auprès de leurs enfants elles ne perdent pas leur temps. Elles leur donnent une image du monde. Très tôt, ils deviennent le reflet de cet enseignement. La jeune femme qui, revenant de conduire son fils de six ans, le premier jour de l'école, peut se dire: "Je l'ai bien préparé pour le professeur" me semble avoir fait un travail formidable, où l'on doit reconnaître une véritable contribution à la société. Son enfant ne sera pas du groupe malheureux qui fait dire au professeur de première année: "Chaque année il me semble que j'ai de plus en plus d'enfants-problèmes". Ces femmes "contemporaines" rayonnent de dynamisme non seulement parmi les leurs mais jusque dans la société. On les ren-

contre dans les cercles littéraires, les centres d'art, les mouvements d'animation sociale où elles participent activement, dans les associations parents-maîtres; on les reconnaît à leur facilité de s'exprimer et à leurs idées constructives. Un exemple: dans une banlieue de Montréal, des femmes "contemporaines" ont fait preuve de prouesses mentales au niveau communautaire. Avec grande habileté et extrême ténacité, elles ont fait naître un centre communautaire (avec l'aide de leur municipalité, bien entendu). Dans ce centre se trouve une maternelle qui pourrait bien servir de modèle. Non seulement elles participent aux programmes mais elles ont même "un mot à dire" dans l'embauchage des jardinières d'enfants. Celles-ci, au contact régulier des mamans, apprennent à mieux connaître les besoins de chaque enfant. Voilà de l'éducation! L'instruction de ces jeunes femmes est donc un acquis qu'elles font rayonner partout où elles vont. Et cette expérience les aide à devenir peu à peu des piliers de la société. Ce n'est certes pas du temps perdu, comme le croient nos femmes modernes.

Les revues féminines à grand tirage s'attaquent farouchement à ces femmes "contemporaines". Elles les incitent à aller au dehors travailler pour aider la société (n'est-ce pas plutôt pour convertir en écus leur instruction?). Nos femmes modernes aiment beaucoup nous proposer l'exemple de la Suède. Une de leurs revues prétendait que, si toutes les femmes suédoises allaient travailler, le revenu national du pays augmenterait de 25%. Évidemment, on en vient ensuite au Canada. Les femmes "modernes" (j'en parlerai dans un prochain article) sont écrasées par les besoins économiques de notre pays! Leurs longues dissertations sur le sujet sont très amusantes. Elles essaient constamment, à leur insu, de se justifier. Mais dites-moi, les objectifs économiques doivent-ils donc nous submerger? Devons-nous nous laisser dominer par l'économique?

Si nous songions à ce que font pour le pays, tout en élevant leur famille, des femmes "contemporaines" qui ne travaillent pas hors du foyer pour l'accroissement de l'économie! On leur reproche amèrement de perdre leur temps. Mais perd-elle son temps, la bibliothécaire qui, pendant que ses enfants sont à l'école, bénévolement organise, dans un gros foyer de gens à leur retraite, une petite bibliothèque? Et le réseau de femmes qui l'aident à trouver des livres, à recueillir l'argent pour en acheter de nouveaux, perdent-elles aussi leur temps? Et toutes ces femmes qui font du service bénévole dans les hôpitaux, les cliniques, etc? Toutes celles qui organisent de ces réunions sociales (parties de cartes, danses, encans, etc.) pour recueillir des fonds au bénéfice de causes humanitaires? Les dames auxiliaires d'un hôpital de 250 lits (à Montréal) ont recueilli \$10,000 l'an dernier; elles ont ainsi acheté des chaises-roulantes, distribué des bourses d'études et donné un montant intéressant au centre de recherche de l'hôpital. Elles ne sont pas des coureuses de bingo; elles travaillent! Et la femme qui, tout en élevant sa famille, a établi un vaste réseau de compagnes, ayant

des moments libres qu'elles donnent en fraternité dans un hôpital de vétérans: à jouer aux dominos avec les malades, à écrire leurs lettres, à les aider dans leurs casse-têtes, ou leurs mots-croisés, etc. Demandez aux malades, que la société oublie si facilement, si elles perdent leur temps. Il faut un grand désir d'aider les autres pour passer des heures dans une telle atmosphère. Et la femme qui par téléphone dirige un vaste service de dépannage pour les pauvres, perd-elle son temps quand elle cherche une paire de patins pour un petit pauvre? ou un lit, style d'hôpital, pour un grand malade pauvre revenant chez-lui? Perd-elle son temps quand, des heures durant, elle sollicite au téléphone pour ci et pour ça des marchands généreux? Et toutes celles qui régulièrement, pendant des années, vont aux cliniques, pour des traitements spéciaux, des malades et des infirmes? Et celles qui, une après-midi par semaine, par une partie de cartes où elles se cotisent, assurent au vieillard les médicaments qui lui sont inabornables ou qui paient à un déficient mental les frais de scolarité ou, à un enfant pauvre rempli de talents, des cours d'art? On leur reproche de jouer aux cartes! Et toutes celles qui visitent les malades, qui tricotent pour les pauvres, qui bénévolement prennent soin des enfants de mamans obligées d'aller travailler, qui, avec sérénité et bon cœur, donnent leur temps libre à ceux qui sont dans le besoin? Perdent-elles leur temps, elles aussi? Non, la fraternité, le degré de contribution à la société ne se mesurent pas à l'éprouvette et, surtout, ça ne se mesure pas en "argent". On ne louera jamais assez toutes ces femmes inconnues, de tous les niveaux sociaux et de tous les degrés d'instruction, qui aident les malheureux et les défavorisés, sans se demander si l'on écrira jamais à leur sujet dans les pages féminines ou dans les revues à grand tirage.

Tous les services bénévoles, dit-on, deviendront travail de spécialistes. Au point de vue des rapports humains, on peut se poser ici bien des questions. Et puis, des spécialistes, ça se fait payer! On prétend même, en milieux snobs, que ces occupations bénévoles n'offrent pas assez de défis à la femme intelligente! Je commence à me demander ce qu'est l'intelligence et ce qu'on fait du sens de l'humain. J'ai l'impression que le vingtième siècle l'aura vu mourir lentement. Les êtres humains deviendront des statistiques dans les rapports volumineux du démographe. Ils ne représenteront bientôt plus que des pouvoirs d'achat ou des numéros dans les longues listes des agences sociales. Quel brillant avenir!

On retrouve de même, dans le domaine de l'animation sociale, un grand nombre de femmes dévouées, instruites et moins instruites, de milieux aisés ou moins aisés. Je ne donnerai qu'un exemple: *l'Association des Parents catholiques du Québec*. Environ un millier de femmes ont dans les sections, à tous les paliers, une part d'activité. Elles se dévouent bénévolement pour le mouvement dans trois cents associations paroissiales de la province. Au secrétariat, des femmes donnent tout leur temps libre. Les objectifs et les activités de ce mouvement sont bien connus. On peut en constater l'ampleur dans leur journal mensuel "*Plein Jour*".

Deux modèles de femme "contemporaine"

En terminant, j'aimerais rendre hommage à deux femmes canadiennes-françaises qui sont des modèles de femme "contemporaine". À 87 ans, l'honorable sénatrice Mariana Jodoin donne l'exemple de ce qu'est une vie bien remplie, une vie animée par l'amour pour sa famille et pour la société. Au premier plan, épouse et mère; ensuite, une contribution gigantesque dans les domaines politique, social et celui des œuvres de charité. En 1945, madame Jodoin fut décorée par le roi George VI pour son immense travail à la Commission des prix et du Commerce durant les années de guerre. Quarante mille bénévoles travaillaient en cet organisme dans tout le pays. Madame Jodoin présidait le groupe de la province de Québec. La décoration M.B.E. couronna ses efforts inoubliables. En 1953, elle fut nommée sénatrice par le premier ministre Louis Saint-Laurent. Son travail dans le domaine politique est bien connu. Dans les œuvres de charité, les religieuses de Jésus-Marie et de la Providence pourraient écrire un volume sur son dévouement inlassable. Aujourd'hui, à l'âge d'or, choyée par sa famille, elle continue à encourager celles qui ont pris la relève. On se souviendra d'elle comme d'une épouse et d'une mère de famille qui a su poursuivre sa culture tout en prenant soin de sa famille et qui ensuite s'est donnée à l'action bénévole, à l'animation sociale et à la politique. Non, Mariana Jodoin n'a pas perdu son temps. Par une force de caractère extraordinaire elle garda toujours dans ses activités des priorités. Ce fut son secret !

Madame Adeline Mathieu, de Saint-Basile-le-Grand (comté de Verchères), mère de 5 enfants de 12 à 22 ans, poursuit aujourd'hui, elle aussi, une expérience

unique. Elle doit posséder le secret de la Sénatrice ! Diplômée de l'École normale, de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal et de l'Institut Pie XI, en sciences sociales et religieuses, elle ne paraît pas avoir perdu son temps en élevant sa famille. Son foyer est un reflet de sa formation et de sa culture. En 1946, elle et son mari fondèrent un mouvement de foyers qui s'associa par la suite aux Équipes Notre-Dame. En 1961, elle fonda un centre d'art plastique pour les jeunes. Ce centre est affilié à l'École des Beaux-Arts. En 1966, elle fonda un centre d'art musical. Depuis deux ans, elle est vice-présidente de l'Association des Parents catholiques du Québec et membre-directeur du Conseil d'administration du Collège de Montréal. Les activités de madame Mathieu dans le domaine de l'éducation sont bien connues. Sa participation à la fondation d'associations de parents n'est qu'une des activités de cette femme énergique. Elle, non plus, ne perd pas son temps.

Ces deux exemples devraient inspirer nos jeunes femmes instruites. On peut fonder un foyer et faire fructifier ses talents à la maison et ensuite dans la société. Il s'agit d'avoir du courage, de la volonté, de l'imagination et de ne pas souffrir de PRESBYTIE. Avoir de l'instruction peut signifier autre chose que "gagner de l'argent".

Je lisais dans un de nos quotidiens les propos suivants: "La dépression — une maladie féminine, croit-on — est une conséquence normale de l'ennui des femmes dans une société qui ne leur fournit pas suffisamment de responsabilités". Messieurs les psychiatres devraient citer à leurs malades les exemples de mes femmes "contemporaines". Elles n'attendent pas que la société vienne les chercher par la main, elles savent très bien que la société, c'est NOUS.

"Paul Eluard par lui-même"

GABRIELLE POULIN

LA CRITIQUE MODERNE a reconnu d'emblée la richesse de la poésie éluardienne et ses principaux représentants n'ont pas craint de faire l'épreuve de leurs méthodes d'analyse sur cette œuvre dont ils pressentaient de prime abord la fécondité. Aussi existe-t-il déjà une multitude de voies d'accès qui permettent de pénétrer au cœur de l'univers poétique de Paul Eluard. Georges Poulet, Gaston Bachelard, Jean-Pierre Richard, Michel Carrouges, Henri Meschonnic, — pour ne citer que quelques-uns des plus connus parmi les critiques actuels, — ont projeté sur cette œuvre aux infinis reflets l'éclairage d'une lecture créa-

trice. De ces confrontations avec une poésie authentique, la critique moderne devait sortir plus forte et plus rayonnante tandis que l'œuvre d'Éluard, intacte, brille encore plus vivement de cet éclat mystérieux qui est le sien propre mais que la critique, fascinée, lui renvoie comme un miroir¹.

L'unanimité de la critique moderne était déjà un signe non équivoque de la puissance unificatrice de la parole d'Éluard; la maison Gallimard vient

1. L'auteur du présent article fera bientôt paraître chez Desclée De Brouwer, une étude sur le miroir dans l'œuvre poétique de Paul Eluard.

d'apposer elle aussi sur cette œuvre le signe de sa propre consécration en recueillant en deux tomes volumineux les œuvres complètes de Paul Eluard dans la célèbre "Bibliothèque de la Pléiade", tandis que les Éditions du Seuil faisaient entrer Eluard chez "les Écrivains de toujours". Nous nous proposons de rendre compte ultérieurement des deux volumes de la Pléiade; aujourd'hui, nous voudrions présenter le *Paul Eluard par lui-même* de Raymond Jean².

2. Raymond Jean, *Paul Eluard par lui-même* (Paris, Éditions du Seuil, coll. "Écrivains de toujours", 79, 1968, 189 pp.).

Une certaine critique moderne

Il semble que ce soit par le biais du monde des images que Raymond Jean soit venu au poète, "écrivain de toujours", et cela n'a rien de surprenant quand il s'agit de Paul Éluard, lui qui a écrit un jour que "tout commence par des images"³. La première fois, en effet, que l'on rencontre le nom de Raymond Jean dans la bibliographie des études consacrées à Paul Éluard, c'est en 1962. Il s'agit d'un numéro spécial de la revue *Europe*⁴ qui contient d'importantes études critiques sur certains aspects de l'œuvre et du langage poétique de Paul Éluard. Dans ce numéro, Raymond Jean publie une étude sur "les images vivantes dans la poésie d'Éluard". Il reprendra cet article intégralement dans son recueil *La Littérature et le réel*⁵, paru chez Albin Michel en 1965. Or voici qu'après plusieurs années, loin de renier les résultats de cette ancienne étude, il n'hésite pas à faire d'elle le centre même de l'essai qu'il écrit pour les Éditions du Seuil. Sans doute, la manière bien particulière d'aborder un auteur qui est celle d'une certaine critique moderne sauve-t-elle bien des textes d'un vieillissement souvent inévitable. Et c'est le privilège de la critique de Raymond Jean, car elle "ne cherche pas à analyser l'œuvre, à l'expliquer, à la situer ou à la comprendre (mais) ... à la couvrir, à entrer en contact intime avec elle"⁶. Voilà pourquoi, loin de rejeter les résultats d'une première appréhension de la poésie de Paul Éluard, le critique reprend les pages enthousiastes où il avait noté ses premières intuitions. De telles pages ne paraissent pas dépassées aujourd'hui; mais, à la lumière des études éluardiennes qui ont paru depuis, elles s'éclaircissent comme si chacun était venu puiser là un sujet de recherche. La traditionnelle querelle des Anciens et des Modernes, qui au XXe siècle a trouvé un nouveau terrain et un nouvel aliment dans le monde de la critique, s'apaisera peut-être un moment devant une œuvre critique comme celle de Raymond Jean.

3. Paul Éluard, *Poésie ininterrompue* (Paris, Gallimard, 1946), 69.

4. Les Éditeurs français réunis, *Europe*, 403-404 (nov.-déc. 1962).

5. Raymond Jean, *La Littérature et le réel* (Paris, Éditions Albin Michel, 1965).

6. Raymond Jean, *La Littérature et le réel*, 15.

"Il n'y a pas d'un côté, dit ce dernier, la chose écrite et de l'autre la chose réelle: il y a un constant dépassement dialectique de cette opposition dans l'acte d'écrire comme dans l'acte de lire et ce dépassement est une création continue qui enrichit l'art et la culture, mais aussi modifie et fait 'avancer' la réalité."⁷

En confiant son *Paul Éluard par lui-même* à Raymond Jean, la maison du Seuil reconnaissait implicitement la valeur d'une certaine critique moderne douée d'un pouvoir de fidélité créatrice et, du même coup, la grandeur du poète Éluard. Il faut en effet être très vigoureux et très personnel pour que sa voix demeure pure et audible quand elle est prise en charge par une critique qui est presque une poésie.

Tout commence par des images

Au centre de son essai, Raymond Jean place donc, comme dans un foyer d'où tout converge et où tout va converger, le chapitre sur les images dans la poésie éluardienne. Il nous acheminera vers ce centre en nous présentant d'abord l'image *réelle* du poète, celle que nous ont léguée les biographes de Paul Éluard et dont Raymond Jean compose les deux premiers chapitres de son essai. Dans une seconde démarche, il nous fera voir l'image *virtuelle*, celle qui est reflétée dans la parole du poète: sa parole poétique et sa parole politique. Instinctivement, Raymond Jean a donc repris pour son compte l'itinéraire des peintres et des poètes surréalistes. Devant son œuvre achevée, nous pouvons emprunter le jugement qu'Éluard portait sur son ami Picasso:

"Il est devant un poème, comme le poète devant un tableau. Il rêve, il imagine, il crée. Et soudain, voici que l'objet virtuel naît de l'objet réel, qu'il devient réel à son tour, voici qu'ils font image, du réel au réel, comme un mot avec tous les autres."⁸

L'image du miroir surgit spontanément d'ailleurs quand on parle de l'auteur de *L'Amour la poésie*: un *Paul Éluard par lui-même*, n'est-ce pas déjà un Paul Éluard devant son miroir? Il est, de plus, assez significatif que Raymond Jean ait encore choisi pour la photo-couverture de son livre, qui fait pourtant partie d'une collection à l'uniformité sévère, la fameuse photographie exécutée par Izis, celle d'un Éluard face à son double lumineux.

7. *Ibid.*, 17.

8. Paul Éluard, *Donner à voir* (Paris, Gallimard, 1939), 76.

La France et le Québec devant Paul Éluard

L'image du poète, débarrassée de toutes les contingences qui ont pu l'obscurcir au cours des quelque vingt-cinq années de l'après-guerre, Raymond Jean tente donc de la mettre en pleine lumière. Dès l'introduction, il tâche à faire le point sur l'état actuel de la présence éluardienne en nous assurant que "le centre de gravité de l'histoire de la poésie éluardienne se déplace"⁹. Cette mise au point, certes nécessaire en France, nous paraît à nous du Québec pure précaution oratoire. Ce n'est pas en effet la Résistance qui nous a fait connaître Paul Éluard ni non plus le célèbre poème "Liberté". Non, ici Éluard est entré par la porte étroite, celle de la poésie. Jamais chez nous Éluard n'a été un poète national; il n'a donc jamais eu de vaste audience mais, par contre, ceux qui, au Québec, ont entendu sa voix, s'ils sont relativement peu nombreux, sont de ceux qui ne laissent pas perdre une parole authentique. Pendant qu'on s'efforce en France de replacer Éluard parmi les poètes issus du surréalisme¹⁰, ici, plusieurs de nos poètes actuels, — je pense en particulier à Roland Giguère et aux poètes de l'Hexagone, — comptent depuis longtemps Paul Éluard et son ami René Char, sinon comme des maîtres, du moins comme des initiateurs. "La poésie d'Éluard, dit Raymond Jean, a connu plusieurs moments, mais elle a toujours rendu un même son"¹¹. Le retard qu'accuse souvent le Québec face aux "événements" littéraires français, retard qu'il doit en partie à l'éloignement dans le temps et dans l'espace, lui a servi pour cette fois en lui permettant de ne connaître de la voix du poète français que "ce qui en fait l'originalité la plus profonde... une vibration du diapason... restée la même dans tous les livres: prolongée, juste, jamais éteinte"¹².

La Poésie, le lieu de l'amour

Dans les deux premiers chapitres de son essai, Raymond Jean retrace la biographie d'Éluard. S'il n'apporte

9. Raymond Jean, *Paul Éluard par lui-même*, 7.

10. *Ibid.*, 7.

11. Raymond Jean, *Paul Éluard par lui-même*, 9.

12. *Ibid.*, 9.

aucun élément qui ne soit déjà contenu dans le livre de Luc Decaunes¹³, il a le mérite, du moins, de marquer clairement les principales étapes de la vie du poète et de souligner l'unité fondamentale de cette vie dont tous les éléments furent organisés en fonction de l'amour: "L'amour éluardien... est... d'abord un amour qui s'exprime: s'il a la force obscure, la puissance onirique de l'amour fou de Breton, il cherche tout de même sans cesse un principe de raison, une forme qui le tempère et lui impose un ordre, dans la parole qui le porte."¹⁴ Raymond Jean reconnaît avec beaucoup de justesse que le lieu de cet amour pour Éluard, c'est la poésie. C'est tellement vrai que quiconque entreprend l'étude d'un thème ou d'une image de la poésie d'Éluard voit très vite que ce thème ou cette image sont liés presque organiquement à l'amour. Et l'amour pour Éluard a toujours eu un visage bien précis, un visage concret, le visage de telle femme qu'on voit briller à travers les poèmes des diverses périodes: visage de Gala, fascinant et énigmatique, à l'éclat presque aussi insoutenable que celui du soleil, visage doux et fragile du Nusch, visage fort et austère de Dominique, la dernière épouse. "L'amour la poésie" sont pour Éluard deux réalités indissociables: le phénix renaît sans cesse dans une poésie ininterrompue. Toutes ces femmes réelles, nous les retrouvons donc au cœur de l'œuvre comme dans un miroir qu'Éluard se serait appliqué à polir pour garder de chacune d'elles la précision des traits et la chaleur de la présence. "D'une seule caresse je te fais briller de tout ton éclat"¹⁵, avait écrit le poète sur les trois volets d'un miroir. Les visages des femmes aimées se sont estompés aujourd'hui, mais tous ceux qui lisent les poèmes d'Éluard retrouvent cet éclat et cette pureté que la parole du poète a rendus inaltérables.

Le poète de l'image

Dans le chapitre central de son essai, Raymond Jean refait l'inventaire des principales images éluardiennes vivant "de leur vie autonome qui n'est que

13. Luc Decaunes, *Paul Eluard* (Rodez, Editions Subervie, 1964).

14. Raymond Jean, *Paul Eluard par lui-même*, 42.

15. *Eluard, livre d'identité*. (Réalisé par D. Valette, Vevey, Tchou, 1967), 92.

le reflet, l'expression directe des mouvements intimes, profonds, de la vie du poète, ceux dont la naissance, la source, l'origine ne peuvent être saisies que dans une zone où il est vain de vouloir séparer l'imagination du corps de celle du langage"¹⁶. On sait l'importance de l'image pour les surréalistes, "le stupéfiant image" dont parlait André Breton. Disons que l'une des vertus de la poésie d'Éluard tient à la qualité et à la puissance de l'image sans cesse recréée, sans cesse assumée par une langue simple et envoûtante. Images de toutes sortes mais dont la profusion n'engendre jamais de confusion, car elles s'ordonnent d'elles-mêmes un peu comme les notes d'une mélodie. Si les symbolistes ont voulu reprendre à la musique les droits de la poésie, l'on peut affirmer que les surréalistes, et singulièrement Paul Éluard, ont repris à la peinture leurs droits. Raymond Jean a relevé dans la poésie d'Éluard certaines images qui reviennent fréquemment et il a tenté de percer le mystère de leur apparition ou de leur résurgence. Il ne donne cependant pas ses conclusions comme irrévocables. Celles-ci sont toutefois suffisamment séduisantes pour pousser le lecteur à revenir vers l'œuvre du poète. Il trouvera peut-être à ce moment d'autres beautés à la poésie d'Éluard; alors, le critique aura rempli son rôle qui est de donner au lecteur une seconde vue.

Les mots éluardiens

Ce n'est pas un des moindres mérites de Raymond Jean que de laisser vraiment la parole au poète tout au long de cette étude qui se trouve être, de ce fait, un véritable *Paul Éluard par lui-même*. Par le monde des images, le critique est amené à s'interroger sur la parole poétique de Paul Éluard. Cette étude sur le langage constitue peut-être la meilleure partie de l'essai. Et il le fallait; car, si Éluard fut toujours un chanteur de l'amour et un créateur extraordinaire d'images, il fut par-dessus tout un poète et donc quelqu'un pour qui le langage est primordial: "Il nous faut peu de mots pour exprimer l'essentiel, disait Éluard, il nous faut tous les mots pour le rendre réel"¹⁷. Or, explique Raymond Jean, "les mots

16. Raymond Jean, *Paul Eluard par lui-même*, 80.

17. *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, 1938.

éluardiens sont en un sens le contraire des mots sartriens: loin de prendre la densité des choses, ils lancent aux choses une constante invitation à s'alléger, à se multiplier, à se recréer, ils sont une perpétuelle promesse que la vocation du poète est de tenir"¹⁸. "Il s'agit moins désormais de jouer du langage que de le 'dresser poétiquement'."¹⁹ "Les jeux de hasard auxquels il soumet la parole ne sont jamais gratuits, en ce sens qu'ils cherchent toujours à créer la possibilité de nouvelles lectures de la réalité"²⁰.

La partie de ce petit volume consacrée aux textes d'Éluard est relativement mince, mais les poèmes sont très bien choisis. L'auteur les a groupés ainsi: *Le Premier Éluard (1917-1924)*, celui qui "prend possession de son langage" et dont nous retiendrons le magnifique poème intitulé "La Parole"; *La Période surréaliste (1924-1939)*, et c'est l'époque "du grand langage":

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent
[pas...];²¹

La Poésie de combat (1936-1948), où l'on trouve le poème "Liberté"; *Poésie ininterrompue (1946)*, "poème du temps, mais aussi de l'espace, car c'est bien dans un vaste espace poétique que va se tisser cette trame du langage où des fictions se mêlent aux redoutables réalités"²². Enfin, *Le Dernier Éluard (1946-1952)*, celui "qui a réconcilié tous les contraires", cet Éluard dont "le Château des Pauvres" porte le plus émouvant témoignage.

"Une fête éluardienne"

Dans un article qu'il écrivait récemment pour la *Quinzaine littéraire*: "Éluard, aujourd'hui présent", Raymond Jean disait: "Une fête éluardienne. Telle aura été l'année 1968, avec ses multiples albums, livres d'images, éditions, rééditions qui viennent rajeunir la gloire du poète."²³ Qu'il nous soit permis de reprendre cette affirmation, mais en ajoutant que Raymond Jean a beaucoup contribué au

18. Raymond Jean, *Paul Eluard par lui-même*, 85.

19. *Ibid.*, 89.

20. *Ibid.*, 91.

21. Paul Eluard, *Capitale de la Douleur* (Paris, Gallimard, 1966), 153.

22. Raymond Jean, *Paul Eluard par lui-même*, 164.

23. *La Quinzaine littéraire*, no 61, du 16 au 30 novembre 1968, 12-13.

succès de cette fête éluardienne. S'il est important que les œuvres d'un grand auteur soient réunies et leur ensemble rendu acceptable à ses lecteurs et admirateurs, il est nécessaire aussi que les "lecteurs-créateurs" que sont les critiques se penchent sur elles et leur permettent de livrer toute leur richesse.

Le livre de Raymond Jean constitue une excellente introduction à la lecture de Paul Éluard... Quant à ceux qui connaissent déjà le poète de *Capitale de la Douleur*, ils admettent, après avoir lu Raymond Jean, qu'une certaine critique, quand elle touche une

œuvre, peut redire sans prétention le vers du poète:

D'une seule caresse
je te fais briller de tout ton éclat.

Et cet éclat rejallit sur elle et contribue encore à affiner son regard pour de prochaines rencontres.

Le théâtre

Georges-Henri D'AUTEUIL, S.J.

APRÈS LES FÊTES, la relance de la saison dramatique, à Montréal, a été assez remarquable. Menu varié et pour tous les goûts, allant du plus pur classique au happening à la mode, et canadien — pardon, québécois — par dessus le marché.

Le Jeu de l'amour et du hasard

À la Nouvelle Compagnie théâtrale l'honneur de nous convier au classique, un Marivaux: *le Jeu de l'amour et du hasard*. Jeu, à vrai dire, bien connu, du moins des critiques, mais nouveau pour les jeunes auxquels il s'adressait; nouveau aussi pour Louise Marleau et Gaétan Labrèche, absents de la distribution lors des représentations de ce même *Jeu* par la même Compagnie, il y a deux ou trois ans. Comme la première fois encore, si je ne m'abuse, Georges Groulx a signé la mise en scène dans un beau et clair décor de Claude Fortin, animé des jolis costumes de François Barbeau.

J'avoue ne m'être pas rendu au Gesù, pour cette pièce, avec un enthousiasme délirant. Comme dans *Cornéille*, le devoir l'emportait sur le plaisir! Mais, vite, le charme a opéré. Il faut en convenir, un beau texte — ce qui est rare — bien dit — ce qui est plus rare encore — produit ordinairement son effet de jouissance esthétique qui enchante. Comment ne pas applaudir, par exemple, la grâce, la finesse, l'ingénieuse habileté de Marivaux dans cette merveilleuse scène de la première rencontre de Silvia et de Dorante, sous les déguisements de servante et de valet. Et ce n'est qu'un moment que

l'auteur multipliera pour notre plaisir de l'esprit. Certainement ce n'est pas là le langage actuel de l'amour, direct et agressif. Mais le ton de suprême raffinement de celui-là vaut bien la vulgarité de celui-ci.

Car c'est bien d'amour qu'il s'agit. De bout en bout de l'œuvre. On n'en sort pas. Avec une dextérité étonnante, Marivaux, le magicien, en fait saillir toutes les subtilités les plus cachées, en fait reluire toutes les facettes, briller tous les feux, sous les apprêts d'un langage légèrement vieillot et pas du tout de notre temps, mais d'une exquise harmonie et d'une lumineuse précision — ce qui ne peut qu'accuser une fois de plus la pénible décadence de notre parlure d'aujourd'hui.

Le personnage de Silvia incarne les multiples modalités de cet amour qui naît sous nos yeux, grandit, se développe, s'inquiète, souffre, se désespère et triomphe enfin dans un cri de victoire bien méritée. Louise Marleau a été cette parfaite Silvia: elle a su, avec mesure et nuance, révéler les divers mouvements de son cœur passablement bousculé par les variations diverses de ce jeu étrange auquel Silvia s'était, peut-être imprudemment, soumise. Et si, parfois, son jeu, surtout au début, parut trop nerveux, c'est la faute à la mise en scène de Groulx. Il avait proclamé dans le programme: "Place aux Italiens!" qui, comme on sait, passent pour agités, enthousiastes, démonstratifs et toujours en mouvement fébrile. Cette exubérance convenait mieux au fantasque Arlequin de Jacques Zouvi dont le personnage doit, en effet, con-

traster fortement avec celui de Dorante, tout confit en noble dignité et réserve que François Tassé a bien fait ressortir dans son interprétation. Françoise Graton est agréablement mutine en Lisette, très assurée de son pouvoir de séduction. Il faut dire que le brave Arlequin n'a pas le droit d'être trop fine bouche en ce domaine.

François Rozet joue avec élégance les pères nobles, sans oublier ses coutumiers petits tics qui pouvaient agacer hier mais qui lui paraissent tellement naturels aujourd'hui qu'on n'y fait plus attention. Mario, le frère taquin de Silvia, a été interprété avec une touche de préciosité et de pédantisme fort amusante par Gaétan Labrèche qui a donné, ainsi, à son personnage une couleur qu'on ne lui trouve pas toujours.

La Jalousie

Certains n'aiment pas Sacha Guitry. Ils le trouvent affecté, prétentieux, même poussé à l'exhibitionnisme. Ils n'étaient pas, à la première de *la Jalousie*, que présentait le Rideau Vert, en janvier, au Stella, si l'on en juge par la façon plutôt favorable dont l'assistance a réagi dès les premières répliques, avec un plaisir manifeste.

Le cas Guitry peut prêter, en fait, à diverses interprétations. Selon qu'on considère l'homme d'abord, foncièrement égoïste: à travers les nombreuses femmes qu'il dit avoir aimées c'est lui et lui seul qu'il cherchait, sa satisfaction, sa jouissance, son bonheur à lui;

comme acteur ensuite, très souvent cabotin, avide comme un enfant d'applaudissements, d'adulation, aussi toutes ses pièces ne sont que prétexte à le faire valoir dans des premiers rôles avantageux; ou encore dans sa conception amorale de la vie tout entière tournée vers les plaisirs terrestres et charnels et sans aucune visée spirituelle.

Mais sur le plan de l'art, il est sans conteste, comme Marivaux, un virtuose de la langue et un maître du dialogue, de l'intrigue et de la composition théâtrale. Par là il survivra, à moins que la barbarie des esprits et des mœurs actuelle ne l'emporte sur la civilisation humaniste si péniblement obtenue par des siècles d'efforts. En attendant ces sombres jours, les spectateurs du Stella ont admiré, sans réticence, les nombreuses qualités artistiques de Sacha Guitry qu'ils découvraient, à nouveau, dans *la Jalousie* que d'ailleurs, l'équipe du Rideau Vert, admirablement habillée par François Barbeau, a interprétée avec beaucoup de goût, sous la direction de Guy Hoffman.

Je veux souligner tout de suite que cette comédie — comme la plupart des autres de Guitry — est courte, qualité de plus en plus rare dans le théâtre contemporain qu'envahit un détestable bavardage, signe ordinaire de la pauvreté de pensée des auteurs ou de leur impuissance à choisir l'essentiel. Un premier acte, un peu plus élaboré, de mise en train de l'intrigue et de présentation du couple, cause du conflit, que deux actes rapides entraînent au pas de course, avec à peine un ou deux instants d'arrêt, vers le dénouement: voilà *la Jalousie*. On n'a aucunement l'idée de regarder l'heure, ni de crier aux personnages, comme Bossuet, "Marche ! Marche !".

La jalousie est un vice assez fréquent mais jugé ordinairement méprisable même si elle n'est pas sans fondement. Celle du ridicule mari imaginé par Guitry, à l'égard de son épouse est d'abord absolument injustifiée mais devenue odieusement tracassière, elle suscitera justement chez son épouse la faute redoutée. C'est sur ce simple canevas que l'imagination de l'auteur tracera ses arabesques aux chatoyantes couleurs pour en faire un tissu de grand prix. Sujet qui pourrait engen-

drer un sombre drame mais que Guitry habille de la grâce légère d'un divertissement presque anodin qui camoufle à merveille la perversité de l'œuvre.

Gilles Pelletier est un acteur intelligent et plein de ressources. Mais ses gestes anguleux, son jeu saccadé et brusque m'ont semblé peu adaptés à son personnage d'Albert Blondel, le mari. Au contraire, Yvette Brind'Amour, dans le rôle de l'épouse, tout à fait détendue, dégagée, naturelle, a joué avec une aisance parfaite.

Une nouvelle acquisition, fraîchement arrivée de France, Hubert Noël, a fait bonne impression par son jeu facile et naturel dans le personnage de l'homme de lettres. La scène d'André Cailloux, en détective privé, a été un bon moment de la soirée avec la composition savoureuse de la jeune Michèle Magny, qui avait déjà fait ses preuves à l'École nationale de théâtre, en pétillante dactylo pas très forte en orthographe mais douée à coup sûr pour la scène. Avec bonhomie et dignité, Marthe Thiéry a été une mère complaisante et avisée, tâchant d'apaiser les inquiétudes de sa fille et les turbulences de son gendre.

Témoignage irrecevable

Au dire de plusieurs, la production théâtrale française souffre d'anémie. C'est, semble-t-il, le repos du guerrier. Mais il y a danger d'invasion. Elle est déjà commencée. Les jeunes auteurs, fringants et audacieux, de Londres et de New York s'installent sur les boulevards. Nous qui sommes plus pauvres encore que nos cousins, enfin retrouvés, de là-bas, nous les imitons pour être — c'est la mode — à l'heure de Paris. Ainsi, le Théâtre du Nouveau Monde vient de nous révéler un produit caractéristique de cette génération des jeunes hommes en colère que la respectable Angleterre connaît et subit, John Osborne, dont il a interprété *Témoignage irrecevable*.

Osborne passe pour un des parangons de la dramaturgie anglaise moderne. Il est en effet un bel échantillon de l'esprit de révolte et de contestation qui fleurit un peu partout dans le monde: son théâtre en est le porte-voix. Assez tonitruant d'ailleurs. Mais comme tout théâtre engagé, il est parti-

san, sectaire et agressif. On trouvait abusif, hier, le "Crois ou meurs" des musulmans. C'est pourtant l'attitude de ces Messieurs de la contestation. Vous pensez comme eux ou vous perdez votre droit à l'existence. On comprend que cette attitude paraisse agaçante et... contestable...

De plus, du moins dans *Témoignage irrecevable*, Osborne est trop long et fastidieux. L'éprouvante seconde partie, surtout, est difficilement supportable, spécialement à cause de cette interminable succession de téléphones. Au cours de l'acte, le principal protagoniste de la pièce téléphone à en avoir le bras fourbu, à sa femme, deux ou trois fois, à sa maîtresse, de même, à sa fille, à ses collègues du Barreau, sans oublier sa réceptionniste. Tout à fait harassant et pour le comédien et pour nous; cela fixe, en plus, abusivement, la mise en scène au pupitre et à l'appareil téléphonique, à moins d'utiliser cent ou deux cents pieds de fil pour permettre des évolutions dans la pièce.

Surtout dans Osborne il y a du doctrinaire, qui juge et condamne: sa virulente déclamation contre la jeunesse de ce temps en est un exemple typique, dans *Témoignage irrecevable*. Mais quand le témoignage devient précisément irrecevable parce qu'il ne répond plus aux idées courantes, manque de coller au réel, il est vite alors dépassé et abandonné. C'est le danger du théâtre qui se veut trop actuel.

Heureusement, le vrai drame de *Témoignage irrecevable*, — et cela a la chance de durer — se joue dans la conscience de Bill Maitland face à sa vie ratée, au définitif échec surtout de sa quête forcenée de l'amour. Là, nous touchons enfin le vrai théâtre. Quand Maitland sent le vide se faire autour de lui, que l'un après l'autre, amis, collègues, femme, enfant, maîtresse, tous l'abandonnent, qu'il s'enfonce dans l'inéluctable solitude comme dans sa tombe, il nous intéresse alors parce qu'il nous touche, parce qu'il est un homme, un pauvre homme qui souffre et non plus un bavard contempteur du monde.

Il y a donc du bon grain dans cette œuvre, beaucoup trop de paille aussi qu'il aurait fallu brûler. On ne le dira jamais assez: choisir est la première

Ponctuation — 3

Joseph D'ANJOU, S.J.

Le point d'exclamation. — Comme son nom l'indique, le point d'exclamation — ! — ne devrait embarrasser personne. On l'emploie normalement après une . . . exclamation: cri d'alarme, de douleur ou d'effroi, vocifération de rage, gémissement, interjection de lassitude, de surprise, de délivrance, ardent souhait.

Hélas! — Quelle folie! — Au feu! André! Je t'en prie, ne pars pas! — Effronté! Tu mens! — Tout ce drame pour une potiche brisée! — Bah! une malchance de plus ou de moins! — Enfin! respirons en paix! — Puisses-tu réussir!

On le voit par ces quelques exemples: il y a plusieurs formes d'exclamation, quant à la pensée et quant à l'expression. Libre à l'écrivain, comme à l'orateur, de se servir d'un mot, d'une proposition ou d'une phrase. De plus, l'exclamation (l'interrogation aussi) peut tenir uniquement à la signification affective ou émotive que sous-entendent les termes, sans comporter un seul vocable qualifié d'exclamatif. Enfin, il y a lieu de mentionner l'exclamation indirecte qui ne justifie pas l'usage du point d'exclamation. La même remarque vaudra pour l'interrogation.

Rien là de compliqué, semble-t-il. Mais le caprice des uns les pousse à prodiguer inutilement les points d'exclamation; par la négligence des autres, le point d'exclamation qu'exige le sens de la phrase manque à l'appel. Dans un récit, l'auteur note, je suppose, la stupéfaction des témoins d'un incident. Il écrit:

Étonnement général.

Constat, sans plus. À quoi bon le ponctuer d'une exclamation? Mais s'il désire rendre sensible l'émoi d'un personnage, il ajoutera un point d'exclamation à une phrase qui a l'apparence

d'un énoncé banal. Françoise annonce à son amie Pauline:

— J'ai quitté mes parents. Je vis seule dans un petit appartement, rue Berri.

L'autre, estomaquée, s'écrie:

— Tu as fait ça!

La phrase a l'air d'une affirmation commune. Mais le point d'exclamation marque le saisissement que l'auteur prête à Pauline.

Subtile ou ténue, la nuance exclamative que l'écrivain veut exprimer sans recourir aux mots habituels doit paraître à première lecture. L'ironie, l'étonnement feint, on leur donne parfois du relief par le point d'exclamation placé au bout d'une phrase ou de quelques mots. Après le récit d'injustices révoltantes, le chroniqueur ou l'historien se contentera d'une réflexion cynique ou désabusée.

Justice humaine!

Ou bien:

On n'a pas en vain proclamé une Déclaration des droits de l'homme!

Sans le point d'exclamation, le lecteur risquerait de se méprendre sur le sentiment de l'auteur.

L'apprenti se reconnaît à l'abus qu'il fait du point d'exclamation (et des points de suspension). Comme pour les épithètes sentimentales, la multiplicité émousse l'impression. La vraie force évite l'artifice ou la surcharge. Pour vérifier cette observation, il suffit de parcourir une revue populaire dont les collaborateurs et collaboratrices ont peu de culture ou d'expérience. Dans les premières œuvres d'un romancier vraiment novice, pullulent les points d'exclamation (ou de suspension) superflus. Parfois dans les essais d'écrivains chevronnés. Exemples.

Il est bon que les lois viennent au secours des volontés défaillantes!

L'homme ne voyait pas l'enfant. La femme, qui le porte, le nourrit, l'élève, elle, l'aurait vu! (On parle du rôle de la femme dans l'élaboration de lois protectrices de l'enfance.)

Il s'agissait d'organiser une campagne pour obtenir une loi favorable à l'avortement! Rien que ça!

Le dernier point d'exclamation a sa raison d'être; les autres, non.

D'autre part, faible ou forte, si l'exclamation est traduite par un mot ou un tour nettement exclamatif dans la phrase (longue ou brève), on doit terminer celle-ci par un point d'exclamation. L'oubli de cette règle élémentaire dépare presque tous les livres écrits en français de nos jours. Voici quelques spécimens choisis entre mille.

Comme les mots sont difficiles à manier lorsqu'on veut bien se faire comprendre.

Puissent tous les chrétiens d'aujourd'hui recevoir ce suprême avertissement que le Père Teilhard de Chardin leur adresse.

Tant mieux si les portes ouvertes le sont pour accueillir les autres et partager avec eux les richesses qu'on possède et multiplier ces richesses en les donnant comme le Christ multiplia les pains pour nourrir la foule qui avait faim.

Il faut évidemment un point d'exclamation à la fin de chacun des exemples cités; la longueur de la dernière phrase n'excuse pas l'écrivain de l'avoir omis. À lire certains ouvrages, on croirait que, pour leurs auteurs, le fait d'avoir réussi une phrase de plusieurs lignes les dispense de ponctuer convenablement selon le sens même de leur pensée. Curieux phénomène, sur lequel le problème de la virgule nous forcera de revenir.

Et comme si l'on voulait compenser cette déficience, on tombe dans l'excès opposé, qui consiste à terminer — fautivement — par un point d'exclamation une phrase bonnement déclarative, mais contenant une exclamation indi-

recte. À la fin de toutes les phrases semblables à la suivante, il faut mettre un point simple.

Paul a montré à quels risques et à quels pièges, à combien d'embûches et de traquenards il a échappé pour parvenir au but de son expédition.

Reste à souligner deux détails importants.

Le point d'exclamation ne finit pas nécessairement une phrase de manière à commander d'écrire avec une majuscule le mot qui vient après; il lui arrive de figurer à l'intérieur comme au bout d'une phrase. Au moins dans deux cas faciles à identifier.

Après une exclamation formulée par un ou plusieurs mots, un interlocuteur poursuit sa pensée et sa phrase; celle-ci se terminera ou non par un second point d'exclamation selon le sens général de la phrase entière. Exemples.

Ah! je le croyais ici.

Tonnerre! il va pleuvoir des coups!
(Don José dans *Carmen*.)

Quelle chance! il a, imagine, gagné son pari!

Dans le dernier exemple, un point ordinaire pourrait terminer la phrase. Par le point d'exclamation, on insiste sur la joie, l'exubérance de la personne qui parle.

Souvent, dans le cours d'une phrase, une réflexion incidente prend la forme d'une exclamation, qu'il importe alors de signaler par le point correspondant. La phrase, cependant, se continue, et le premier mot suivant n'a pas besoin d'une majuscule.

Il partit sans compagnon — quelle audace! — et ne parut aucunement inquiet du danger auquel il s'exposait.

Évidences, murmurerait-on. Pour qui réfléchit.

Avec ou sans commentaires

"Les catholiques pratiquants et l'Église de Montréal"

A la demande de l'Action Catholique de Montréal, le sociologue Normand Wener a entrepris une recherche scientifique auprès de 743 laïcs, de 15 à 64 ans, du diocèse de Montréal, laïcs qui se sont déclarés en très grande majorité "catholiques pratiquants". L'Action Catholique de Montréal (1207, rue Saint-André, Montréal-132) vient de publier les résultats de cette enquête sociologique, dont les trois principales conclusions s'énoncent ainsi: il y a absence de structures intermédiaires vivantes entre les laïcs et l'Église diocésaine; les laïcs contestent le mode d'exercice de l'autorité dans l'Église; les jeunes et les adultes ont des conceptions religieuses opposées.

Le volume en entier mérite une lecture attentive. En voici la conclusion générale.

Les laïcs interrogés perçoivent avant tout l'Église comme une communauté spirituelle. La foi et la pratique religieuse constituent les principales conditions d'appartenance à cette communauté. La dimension organisationnelle et hiérarchique de l'Église leur apparaît moins importante et plus facilement contestable.

D'autre part, la foi, la messe et la coopération apparaissent comme les principaux liens qui rattachent ces laïcs à l'Église. Peu de liens concrets et personnalisés sont valorisés. L'Église se présente alors plutôt pour les laïcs sous une forme structurelle statistique. Leur lien d'appartenance est diffus et on remarque peu de communautés intermédiaires vivantes entre eux et l'Église universelle. Les petits groupes primaires de chrétiens se font rares même si une certaine majorité de laïcs souhaitent vivre une telle expérience de regroupement. Au niveau des organisations volontaires, environ le tiers des répondants participent actuellement à des mouvements d'Église. Quant à la paroisse, elle semble répondre aux besoins d'une certaine majorité de répondants, bien que de 40% à 50% d'entre eux manifestent de l'insatisfaction à son égard. Les personnes interrogées expriment également des opinions assez favorables au clergé. Ils reconnaissent l'autorité religieuse du prêtre mais désirent qu'il tienne davantage compte de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils sont. En ce qui regarde le culte, la pratique dominicale des répondants reste substantielle. Ils vont sur-

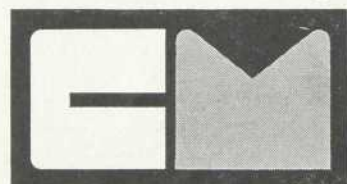
tout à la messe pour rencontrer Dieu mais font face à certaines difficultés avec les nouveaux modes d'expression liturgique. Enfin, face à l'Église en général, plus du tiers des laïcs rejoints par l'enquête ne s'y sentent pas chez eux et souhaitent y participer davantage. Ils perçoivent, d'autre part, une évolution dans l'Église, évolution qu'ils apprécient difficilement, et près de la moitié d'entre eux se disent perturbés par les effets de changements actuels. Tels sont les éléments recueillis autour du phénomène d'appartenance ecclésiale.

Quant au système d'attentes entre les laïcs et la hiérarchie, on peut dire, selon la perspective des répondants, qu'il y a en général compatibilité entre ces attentes mutuelles. Un point majeur fait cependant exception, celui de l'autorité. Les laïcs attendent de plus grandes possibilités de participation autonome mais sentent que la hiérarchie leur demande surtout d'obéir.

Enfin, la religion donne un sens particulier à la vie de la grande majorité des personnes de l'échantillon. Cette influence s'avère cependant privée, marquant surtout leur vie affective et les réalités familiales. La foi et la charité apparaissent parmi les plus importantes valeurs de leur vie...

"En termes d'âge", les plus jeunes et les plus vieux s'opposent assez radicalement. Les autres groupes d'âge se situent par rapport à ces deux pôles, avec une brisure très nette à 35 ans. Les jeunes de 15 à 24 ans manifestent en général une identification minimale à l'Église et une indifférence en regard de la plupart de ses aspects, sauf la foi, les petites communautés et le clergé. Ils manifestent également plus d'agressivité que les autres face à la hiérarchie. Au contraire, les répondants de 55 à 64 ans acceptent en bloc toute l'Église actuelle et toutes les améliorations dans la ligne de l'orientation traditionnelle de l'Église. Ils laissent percevoir ainsi un champ de conscience indifférencié. Les personnes de 45 à 54 ans épousent souvent les attitudes de leurs aînés alors que les répondants de 25 à 34 ans font de même envers leurs cadets. Signalons aussi que les personnes de 25 à 44 ans voient leur rôle de parents influencer leurs attitudes religieuses. Il y aurait ainsi pratiquement deux religions, ou du moins deux visions de l'Église, l'une juvénile et l'autre sénile. Les points de convergence entre ces deux options nous apparaissent très peu nombreux.

le meilleur choix d'équipements et d'accessoires



8225, boul. St-Laurent — tél. 389-8081
5975, boul. Monk — tél. 769-8815

ouvert jusqu'à 9.30 p.m.
le jeudi et le vendredi

LES IMPORTATIONS C.M.

LTÉE

photographiques
aux meilleurs
prix.

8225, BOULEVARD ST-LAURENT,
MONTRÉAL-351, QUÉ.,
TÉL. : 389-8081



Les livres

La configuration selon l'occupation des répondants diffère de la précédente. On ne peut pas situer chaque groupe occupationnel sur un continuum, polarisé par deux groupes bien déterminés. Les étudiants manifestent globalement les mêmes caractéristiques que les jeunes mais d'une façon plus extrémiste et plus catégorique. Les femmes au foyer ont aussi tendance à épouser souvent les traits traditionnels des personnes de 55 à 64 ans et à accepter l'Eglise en bloc. Les gens de classe moyenne mettent plus que les autres l'accent sur la paroisse. Pour leur part, les ouvriers insistent davantage sur la famille, les groupes d'amis et l'aspect mystérieux du prêtre. Ils acceptent aussi plus facilement une certaine dépendance de la hiérarchie. Enfin, les professionnels valorisent davantage la participation aux mouvements de l'Eglise, l'assiduité à la messe dominicale et l'influence de la religion dans leur vie de travail.

Les trois phénomènes les plus importants pour l'avenir

A la suite de cette synthèse des principaux résultats obtenus, nous voudrions encore attirer l'attention sur trois phénomènes qui nous apparaissent de la plus grande importance pour l'avenir de l'Eglise diocésaine. Il y a d'abord cette carence de structures immédiates valables qui reliaient le fidèle à l'Eglise. Ces liens diffus, entre le laïc et l'Eglise, comme la foi et la pratique religieuse, nous empêchent de considérer vraiment l'Eglise comme un groupe d'appartenance réel pour les fidèles. Cette structure de type statistique ne favorise en rien l'écllosion et le développement de communautés vivantes, si nécessaires à la vie de foi. A moins d'une réorientation fondamentale, peut-être dans la ligne d'une "pastorale des petits regroupements affinitaires", on peut craindre une désintégration croissante de l'institution ecclésiale. La paroisse ne nous semble pas pouvoir relever ce défi.

Un deuxième phénomène important se polarise autour de la distribution du pouvoir dans l'Eglise. Il nous apparaît évident que des citoyens d'une société qui se veut démocratique, se retrouvent mal à l'aise dans une institution à caractère autoritaire. L'impaticence rencontrée chez plusieurs laïcs nous fait estimer que le temps des concessions nominales est bien révolu. Soit que le laïc participe vraiment, à part entière, non seulement à l'exécution des tâches mais aussi aux décisions importantes dans l'Eglise, soit qu'il aille chercher une autre institution à caractère idéologique qui respectera sa maturité personnelle. Le défi ainsi posé à l'Eglise est de taille. Il constitue un test de vérité qu'elle ne peut esquiver.

Enfin, rappelons cette différence fondamentale entre les jeunes et les plus vieux laïcs. La religion nous apparaît la sphère de vie où s'expriment le plus fortement les tensions intergénérationnelles. Comment l'Eglise parviendra-t-elle à satisfaire ses deux clientèles très différenciées ? Elle ne peut sûrement pas compter sans les jeunes et ceux-ci ne se satisfont pas de messes rythmées et de modifications imperceptibles à l'œil nu. Ce qui nous semble encore plus inquiétant, c'est que ces jeunes ont dépassé le stade agressif pour se camper dans l'indifférence. Les changements devront atteindre rapidement l'orientation fondamentale de l'Eglise, si on veut seulement espérer une réaction de la part des jeunes. Toute hésitation à s'engager dans une telle perspective de remise en question fondamentale représente une perte de temps irrémédiable.

Théologie

EN COLLABORATION: **Avenir de la théologie.** — Walter KASPER: **Renouveau de la méthode théologique.** — A. GANOCZY: **Calvin et Vatican II. L'Eglise servante.** — EN COLLABORATION: **A la recherche d'une théologie de la violence.** Coll. "Avenir de la théologie". — Paris (29, bd Latour-Maubourg), 1968, 144, 68, 162 et 156 pp., 16 cm.

NOUVELLE COLLECTION où l'on remet en cause la théologie classique et l'on s'efforce de la renouveler complètement. Partant du fait que l'homme d'aujourd'hui est en pleine crise de foi, les auteurs tentent de réinterpréter le message de l'Evangile en un langage neuf et de mettre quelque chose à la portée de l'homme de ce temps derrière ces notions centrales de la théologie que sont la grâce, le salut, le péché et Dieu lui-même. Le troisième volume ouvre la voie à ce que l'auteur appelle "une théologie vraiment œcuménique, c'est-à-dire à un dialogue à la fois critique et constructif entre deux théologies": la théologie catholique et celle de Calvin. Dans le quatrième, six auteurs de discipline différente: un juriste, un marxiste, un militaire, un psychanalyste, un bibliste et un théologien, abordent le problème très actuel de la violence, dont ils tentent d'élaborer la théologie. On nous avertit à la fin qu'un autre ouvrage s'efforcera de définir l'attitude du chrétien face aux requêtes de l'heure.

Un bon départ pour cette collection.

Richard ARÈS.

O. RABUT: **Dialogue avec Teilhard de Chardin** (Editions du Cerf, 226 pp.) — D. BONHOEFFER: **De la vie communautaire** (Delachaux et Niestlé, 146 pp.) — S. KIERKEGAARD: **Dans la lutte des souffrances. Discours chrétiens**, tome II (Delachaux et Niestlé, 122 pp.) — G. MARCEL: **Etre et Avoir**, tome I: *Journal Métaphysique*, tome II: *Réflexions sur l'irréligion et la foi* (Aubier, Editions Montaigne, 222 et 124 pp.) — M. MENANT: **Paul parmi nous** (Les Editions Ouvrières, 268 pp.) — R. HOSTIE, S.J.: **Du mythe à la religion** (Desclée de Brouwer, 324 pp.) — Jacques MARITAIN: **Religion et culture** (Desclée de Brouwer, 176 pp.). Coll. "Foi Vivante", nos 82 à 88. — Paris, 1968, 18 cm.

ENCORE des ouvrages de première valeur dans cette collection "Foi Vivante" que nous avons maintes fois recommandée ici. Ceux qui auront le courage — il en faut aujourd'hui pour entreprendre des lectures sérieuses, alors qu'il est si facile de s'installer passivement devant la télévision — le courage de lire ces livres prendront du même coup contact avec des maîtres de la pensée chrétienne: Teilhard, Bonhoeffer, Kierkegaard, Gabriel Marcel, Jacques Maritain et le plus grand de tous, saint Paul, que l'ouvrage de M. Menant présente tout particulièrement aux jeunes de notre temps. Il est à signaler que le volume du P. Hostie: *Du mythe à la religion* est une étude de la psychologie des profondeurs telle qu'elle se retrouve chez C. G. Jung, L'A. y indique comment Jung a peu à peu mis en lumière l'importance du sentiment religieux dans la

vie psychique. Même s'il date d'une trentaine d'années, l'ouvrage *Religion et culture* de Maritain garde encore sa valeur et son actualité, car il est encore vrai de dire qu'"aujourd'hui si le chrétien oublie que le spirituel est le vrai levain de l'existence temporelle, il trahit sa propre tâche et risque de laisser éteindre parmi les hommes l'espoir terrestre en l'Evangile".

Richard ARÈS.

John Henry WALGRAVE, O.P.: **Parole de Dieu et Existence.** Traduit du néerlandais par Emmanuel Brutsaert. "Cahiers de l'actualité religieuse". — Tournai (Montréal, 342, terrasse Saint-Denis), Casterman, 1967, 235 pp., 21 cm. Prix: 165 f.b.

CROIRE, vivre et justifier sa foi: autour de ces trois thèmes actuels et fondamentaux, l'A. a groupé un bon nombre d'articles et de conférences, de manière à fournir une théologie et une apologetique solides de l'acte et de la vie de foi. Disciple fervent de Newman et théologien sensible à la mentalité de son temps, l'A. assume, en les intégrant, sans compromis, à l'orthodoxie, les requêtes plus ou moins aberrantes de l'existentialisme et de la phénoménologie et celles, parfois ambiguës, du personnalisme immanentiste. Croire, selon la bonne tradition (pp. 12, 35-42, 62, 96, 105, 116, 130, 215), consiste à répondre, par un don du cœur (intelligence et volonté), à l'invitation de l'Amour sauveur; nécessaire et ferme adhésion à des vérités immuables en elles-mêmes, comme l'Amour éternellement fidèle qui les enseigne, mais dans et par un don de personne à Personne; adhésion réfléchie, certes, mais irréductible à une simple démonstration de raison ou de raisons. Si l'on peut et doit distinguer foi, espérance et charité, il ne faut jamais les séparer. Dieu, premier en tout comme créateur, à l'initiative de l'amour sauveur et sanctificateur par son Fils incarné, mort, ressuscité, chef de l'Eglise dont les sacrements nous apportent la grâce de l'Esprit. La contemplation et l'amour pour Dieu, sources du renouveau de la morale (ch. 9), priment et commandent l'apostolat et la bienveillance pour le prochain; la liturgie, essentiellement communautaire, jaillit de la prière personnelle et l'enrichit. Sur cette synthèse éclairante, la seule qui donne sens à l'existence, que de méprises ou de confusions, même dans l'Eglise d'aujourd'hui! L'A. les démasque (102-104) et les corrige magistralement dans son recueil. A quoi bon relever des passages malvenus (45), discutables (144-145) ou trop peu nuancés (65, 128, 136-137, 202)? Ouvrage sérieux, mais assez facile à lire, apte à dissoudre des blocages psychologiques ou rationnels (toujours déraisonnables en fait) qui inhibent chez plusieurs l'heureux assentiment au Dieu de la Vérité et de l'Amour.

Joseph D'ANJOU.

Jacques GOLDSTAIN, O.S.B.: **Création et péché.** Coll. "Cahiers de la Pierre-qui-vire", n° 31. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1968, 272 pp., 19 cm.

L'AUTEUR aborde les principaux problèmes historiques et théologiques que soulèvent

**LES CATHOLIQUES
AU LENDEMAIN
DE L'ENCYCLIQUE
« HUMANÆ VITÆ »**

par

Marcel MARCOTTE, S.J.

- ★ L'encyclique et l'obéissance catholique
- ★ L'encyclique et l'amour conjugal
- ★ L'encyclique et la paternité responsable
- ★ L'encyclique et la liberté de conscience

Prix: \$1.25

LES ÉDITIONS BELLARMIN
8,100 boul. Saint-Laurent
Montréal-351

les onze premiers chapitres de la *Genèse*. L'idée de création, l'œuvre des six jours, la création de l'homme, le péché originel, le premier meurtre, le déluge, la tour de Babel, tels sont les titres des chapitres du volume. L'A. s'en tient au "message" même de la *Genèse*, sans élaborer de "théologie" sur les thèmes abordés. Plutôt qu'une discussion exégétique, toutefois, ou l'élaboration de points de vue personnels originaux, c'est un "état de la question" que l'on retrouve en maintes pages de l'ouvrage. Quelles opinions ont cours actuellement dans les milieux catholiques, d'expression française le plus souvent? Quelles solutions semblent les plus justes? Telles sont les questions que l'A. paraît se poser. Sans prétendre rédiger un ouvrage technique, l'A. nous livre cependant une étude des plus utiles, qui permettra à plus d'un, fût-il exégète de métier, de démêler plus nettement les nombreuses opinions qui ont cours au sujet de *Genèse* 1-11. L'exposé de l'A. est sobre, la langue limpide, les prises de position bien fondées, quoique manquant de hardiesse à l'occasion (elles s'en tiennent trop, à notre avis, aux éléments bien sûrs). Peut-être l'A. a-t-il trop craint de laisser le texte scripturaire pour esquisser au moins un exposé de caractère proprement théologique au sujet des problèmes soulevés. Par contre, il sait mettre à profit l'ensemble de l'Ancien Testament et les principaux textes du judaïsme tardif. Il atteint vraiment son but, qui était "de rendre vivant aux yeux du lecteur l'un des plus vieux textes du monde, au moins par son contenu".

Paul-Emile LANGEVIN.

*Faculté de Théologie,
Université Laval, Québec.*

Mgr Philippe DELHAYE: **Le dialogue de l'Eglise et du monde d'après "Gaudium et Spes"**, Coll. "Réponses chrétiennes". — Paris, Editions Lethielleux, 1968, 160 pp., 18 cm.

APRÈS BIEN D'AUTRES, Mgr Delhaye raconte l'histoire du schéma XIII et en analyse le contenu. Dans un langage simple, à la portée de tous, il décrit comment le Monde s'adresse à l'Eglise et comment, à son tour, l'Eglise répond au Monde. L'Eglise s'engage pour aider l'homme à se faire "sur la terre comme au ciel" et ainsi elle collabore avec le Monde. L'A. se révèle foncièrement optimiste et insiste sur le changement d'optique que l'enseignement conciliaire va imposer à beaucoup de chrétiens. Il ne s'agit plus d'être "anti-modernes", mais plutôt de se laisser porter par le nouveau mot d'ordre: *Duc in altum* "que l'Esprit a inspiré au Concile".

Richard ARÈS.

Bernard HÄRING: **Dialogues sur la foi, I.**

EN COLLABORATION: **Dialogues sur la foi, II.** Coll. *Le Point*, 3 et 4. — Sherbrooke, Editions Paulines, 1968, 217 et 263 pp., 18 cm.

QUI N'A PAS SOUHAITÉ, dans les mises en question qu'imposent à sa foi les idées courantes, tumultueuses et contestataires, trouver réponse claire, solide et, si possible, ramassée en quelques pages? Ces *Dialogues sur la foi* répondent bien à ces vœux.

Le premier volume, tout entier du P. Häring, éclaire des problèmes fondamentaux: sur la foi elle-même et ce qui la distingue de la connaissance de Dieu par la raison, sur la morale sexuelle dans le mariage et hors du mariage, sur la pauvreté, les sacrements, le salut des enfants morts sans baptême, sur l'apostolat et la sainteté des

laïcs, etc. La richesse et la clarté de l'exposé, la flamme apostolique, le tour direct rendent ces pages captivantes. Elles sont antérieures à l'encyclique *Humanae Vitae*.

Dans le second volume, le P. Häring se retrouve parmi une quinzaine de spécialistes des sciences ecclésiastiques de France, Italie et Allemagne. Le champ des questions s'est élargi: religions non chrétiennes, réformes liturgiques, péché originel, certaines pages de la Bible, questions mariales, traitées par R. Laurentin, etc. La méthode est la même. A des questions vécues, parues dans un journal hebdomadaire, sont données des réponses nettes, où sont mises à profit les enseignements de Vatican II. Voilà un bon instrument offert aux adultes qui désirent raviver leur foi et la mettre à jour.

Georges ROBITAILLE.

EN COLLABORATION: **Eglise et monde d'aujourd'hui**. Dossier-jeunes. Dossier-jeunes annexe. Dossier-éducateur. — Lyon (46, rue Charité), Editions du Chalet, 1968, 15 feuillets et 128 pp., 21 cm.

NOUVELLE méthode de catéchèse, adaptée à la mentalité des jeunes d'aujourd'hui. Les affirmations catégoriques y sont très rares, sinon absentes; la recherche, par contre, à partir des opinions courantes, y occupe la plus grande place. Les AA. y posent avec honnêteté les questions les plus graves sur l'Eglise; par exemple: "L'Eglise possède-t-elle la vérité? A quoi sert l'Eglise dans le monde? Eglise, pauvreté et développement. Prier, à quoi ça sert? Eglise, où est le Christ? Aujourd'hui, faut-il encore annoncer l'Evangile à toute créature?"

Il faut souhaiter que les jeunes, à qui s'adressent ces dossiers, aient le courage de les lire et de les méditer; ils y trouveront non seulement grand intérêt mais beaucoup de fruits.

Richard ARÈS.

Littérature

Jean ONIMUS: **Beckett**. Coll. *Les chrétiens devant Dieu*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 190 pp. 16.5 cm.

ON N'A JAMAIS tant parlé de Dieu que depuis l'annonce de sa mort. Des écrivains de toute allégeance se penchent sur le phénomène Dieu pour l'analyser, l'expliquer, l'apprécier. De cette vogue est sortie une collection nouvelle d'ouvrages sur les *Ecritures devant Dieu*, dans laquelle Jean Onimus a justement essayé de dégager les idées de Beckett sur Dieu.

Selon l'esprit de la collection, Onimus tâche d'expliquer Beckett et ses croyances par Beckett lui-même et ses œuvres. A partir de ses origines familiales, protestantes et puritaines, en passant par ses poèmes, ses essais, son œuvre théâtrale, l'A. suit pas à pas, minutieusement, le cheminement difficile de la pensée religieuse de l'auteur d'*En attendant Godot*. Après une étude sympathique et objective, il découvre que, chez Beckett, Dieu c'est l'absent. Non pas, donc, un être inexistant, plutôt quelqu'un qu'on aimerait voir ou revoir, dont la présence procurerait sûrement contentement et sécurité. Mais il ne revient pas, reste toujours lointain, inaccessible, d'où, chez l'homme, qui se sent comme abandonné, angoisse, désespoir, haine et opposition violente. Cela explique les monstres dégradés et avilis qui peuplent la galerie des personnages dépeints par Beckett. Le spectacle de l'humanité sans

Dieu que nous présente Beckett est affreux et rebutant.

En complément de cette étude dense, sérieuse et subtile d'Onimus, l'ouvrage comporte aussi quelques textes judicieusement choisis de Beckett lui-même, assez représentatifs de son style, souvent tourmenté, et de sa pensée religieuse.

Synthèse révélatrice d'une œuvre célèbre et discutée, pas toujours comprise, d'un des principaux chefs de file de la littérature moderne, dite: littérature de l'absurde.

Georges-Henri D'AUTEUIL.

Nicole DESCHAMPS: **Louis Hémon, Lettres à sa famille.** — Montréal (C.P. 6128), Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 220 pp., 21.5 cm.

ÉTRANGE destin que celui de Louis Hémon ! S'il n'était venu au Canada pour y écrire *Maria Chapdelaine*, quitte à y trouver la mort en juillet 1913, personne ne se serait soucié des lettres plus ou moins d'affaires et plus ou moins banales qu'il a écrites à sa famille, surtout durant ses séjours à Oxford et à Londres. Mais, parce que *Maria Chapdelaine* a été un succès littéraire, la postérité, comme l'écrivit Nicole Deschamps, "a retenu jusqu'aux cartes postales du garçon de ferme de Pérignonka". Voici donc, classées par ordre chronologique et soigneusement annotées, cent soixante-dix-sept lettres de Louis Hémon adressées surtout à son père, à sa mère ou à sa sœur. De ce nombre, trente-sept seulement ont été écrites du Canada, la plus personnelle portant le numéro 176: Hémon y exprime sa colère devant une indiscretion, voire "une grossière indécence" de son père, lequel a ouvert et lu une lettre adressée à son fils et révélant l'existence d'une petite fille née durant un séjour en Angleterre.

Ouvrage documentaire plutôt qu'œuvre littéraire.

Richard ARÈS.

Pierre van der MEER de Walcheren: **La Terre et le Royaume.** Journal 1936-1962. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 367 pp., 20 cm.

CETTE SUITE au *Journal d'un converti* et à *Dieu et les hommes (1911-1935)* nous introduit dans la vie que vécut Pierre et son épouse Christine quand, après leur courte période de noviciat, ils reprirent leur vie commune. Leur fils et leur fille étaient entrés chez les moines et les moniales. Après la mort de Christine, en 1954, Pierre entra lui aussi chez les Bénédictins; il y vit toujours, octogénaire avancé, n'ayant plus de yeux que pour le monde intérieur que peuplent les grands amours de sa vie: Christine, leurs enfants, Dieu et le monde qu'Il aime.

Ce volume a sa vraie place à côté des *Grandes Amitiés*, de Raissa Maritain. C'est, en effet, en grande partie, le même milieu d'intellectuels et d'artistes, convertis pour la plupart, ayant vécu dans le sillage de Léon Bloy. La lumière spirituelle du "Parrain" rayonne aussi de ces "filleuls". Ce journal est comme une cantate à plusieurs voix: celles de Pierre, de Christine et de leurs deux enfants. Voix toutes accordées en Dieu devenu pour chacun la lumière, la paix, la joie suprême.

Les grands événements des années 1936-1962, comme ceux de leur vie personnelle, sont confrontés à cette lumière: le Front Populaire, la Guerre, le Concile, les artistes, l'Eglise, les prêtres, les religieux, Teilhard,

etc. Une sagesse humaine et chrétienne juge hommes et choses. Ce poète converti, en effet, n'a rien renié des beautés de la Terre. Son cœur s'est élargi seulement et approfondi. Sa foi, sa compassion à toute misère, sa joie font de ce journal un magnifique poème spirituel.

Georges ROBITAILLE.

CAHIERS DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE, II: **Reconnaisances littéraires.** — Montréal (535, avenue Viger), s.d., 24 cm.

ON PEUT DIRE que ce dernier Cahier de notre Académie est à la fois un acte de courage en même temps qu'un très opportun rappel. Au milieu de la pauvreté et de la quasi-anarchie de la production littéraire actuelle, chez nous, du courage il en fallait pour oser évoquer des noms et des œuvres si peu à la mode de nos jours et même bien dédaignés de plusieurs de nos soi-disant intellectuels.

En effet, qui peut être encore assez original et vieux jeu pour s'intéresser aux petits poèmes maniérés et dolents de Charles d'Orléans, au poussiéreux Montaigne et pédant La Rochefoucauld, aux fables rabâchées depuis notre enfance de La Fontaine, à l'ennuyeux "régent des Lettres" Boileau, à l'irascible "Duc et Pair" Saint-Simon ?

Peut-on, surtout, fin vingtième siècle, resusciter Louis Veuillot, cet intégriste d'hier, ou louer Victor Hugo après le mot de Gide, ou présenter comme modèle d'historien, Pierre de la Gorce ?

Oui, courage, et il faut d'autant plus l'admirer chez les auteurs de ces essais judicieux, intelligents, fruits d'une longue et amoureuse familiarité, qu'ils nous font "reconnaître" et, souvent, sous un éclairage nouveau, quelques grands noms dont les œuvres restent toujours vivantes. Grâce à ce cahier, nous savons donc qu'une certaine élite, chez nous, continue à s'alimenter aux sources les plus pures et les plus authentiques de cette culture française à laquelle nous aimons à proclamer à grands cris notre attachement, bien souvent dérisoire et uniquement verbal. Ouvrage important à répandre partout et surtout auprès des jeunes trop uniquement passionnés de nouveauté et d'insolite.

Georges-Henri D'AUTEUIL.

ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, 23: **Nouvelles, Théâtre, Poésie.** — Montréal, Ecris du Canada Français (1029, côte de Beaver Hall), 1967, 258 pp., 21 cm.

COMME D'HABITUDE, ce 23ème volume des *Ecris* contient une belle variété d'œuvres, quelques-unes de jeunes auteurs qui ont ainsi l'occasion de se voir publier et connaître: but louable de cette collection.

D'abord plusieurs contes et nouvelles. De l'insolite et de l'humour noir un peu trop apprêté, à mon goût, chez Simard et Boucher qui pourtant sait montrer une psychologie percutante et vraie dans *un Matin de septembre*. Un souvenir assez macabre d'enfance, chez d'Iberville Fortier. Dans cinq pages, d'un style saccadé à l'extrême, tout d'une coulée, sans paragraphes, Alain Sauveur analyse les réflexions diverses de son personnage, *le temps d'une bougie*, pendant une panne d'électricité. Le long monologue intérieur d'Hélène Fecteau sur son excursion à la *Vallée sacrée* à Delphes m'a bien paru — selon sa propre appréciation — de pures "divagations". Quant au récit de Somczynski, *au Vietnam ou ailleurs*, quoi-

LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE

L'UNIVERSITÉ SAINT-PAUL

OTTAWA

NOUVEAU PROGRAMME D'ÉTUDES

comportant trois cycles

Premier cycle :

l'ensemble des matières théologiques fondamentales (Écriture Sainte, Histoire, Dogme, Morale...) couronné, après trois ans, par un baccalauréat civil et canonique;

Deuxième cycle :

études supérieures conduisant à la licence et à la maîtrise;

Troisième cycle :

recherches en vue du doctorat civil et canonique (P.D., D.Th.).

Bibliothèque exceptionnelle

Plus de 150,000 volumes spécialisés et plus de 1,000 périodiques.

Pour tous renseignements,
s'adresser au

Secrétariat,

Faculté de théologie,
UNIVERSITÉ SAINT-PAUL,

223, rue Main,

Ottawa 1er, Canada.

Tél.: (613) 235-1421

que pas mal préfabriqué, il est vraisemblable et sans outrance.

Suit du théâtre d'Andrée Maillet. Elle récidive en ce genre difficile avec *la Montréalaise*, qui a d'ailleurs été créée à Québec. Pièce amusante et alerte mais drôlement bâtie: en autant de scènes, succession de rencontres des personnages — et une seule pour chacun — avec la Montréalaise qui tient le coup pendant les trois actes, vaillamment.

Plus, une soixantaine de pages réservées à la poésie. Etant peu amateur de rébus et de galimatias, la lecture de ces poèmes m'a été un pensum insupportable que je ne recommande à personne, sauf peut-être pour quelques courts passages d'Alma de Chantal qui accrochent un instant l'intérêt. Quand Malherbe et Boileau reviendront-ils ?

Georges-Henri d'AUTEUIL.

Dictionnaires

EN COLLABORATION: **Dictionnaire du français contemporain.** — Paris (17, rue du Montparnasse), Editions Larousse, 1966, 1,224 pp., 23,5 cm.

PUBLIER UN DICTIONNAIRE sans lacune ni défaut, surtout si on le veut portatif (ou presque) et diffèrent des autres, quelle gageure! Les Editions Larousse, auxquelles nous devons plusieurs sortes de lexiques et d'encyclopédies remarquables, n'ont pas eu le même succès avec leur *Dictionnaire du français contemporain*. Trop peu populaire, parce qu'il n'a ni illustration ni documentation historique, il ne satisfait pas la curiosité de la clientèle visée (p. v), parce que les exemples, empruntés à la banalité quotidienne, n'enrichissent pas comme le feraient des phrases cueillies chez les meilleurs écrivains. Il peut y avoir avantage à signaler et à expliquer dans un même article des mots parents, voisins ou antithétiques. Ce procédé, toutefois, ne facilite pas la consultation. Enfin, la mention et l'omission de bien des mots paraîtront arbitraires ou défendables, selon les goûts de chacun; le parler *contemporain* ne conserve-t-il pas maints vocables et tours vieillots et plaisants? On a heureusement semé dans le dictionnaire de brefs tableaux donnant relief à des oppositions de mots, à des règles de grammaire, à des principes de ponctuation; et on trouve là quelques citations choisies d'auteurs plus ou moins célèbres. Au travailleur de l'esprit, rarement suffira un seul dictionnaire. Joint à d'autres, le *Dictionnaire du français contemporain* permet à l'usager réfléchi d'améliorer sa langue de tous les jours.

Joseph d'ANJOU.

Louis STANKÉ: **Dictionnaire en 5 langues.** Français. Anglais. Espagnol. Allemand. Italien. — Montréal (1130 est, rue de La Gauchetière), Editions de l'Homme, 1967, 128 pp., 20,5 cm. Prix: \$2.

CONÇU pour rendre service aux visiteurs de l'Expo 67 et à leurs hôtes, l'ouvrage de l'A. déçoit. Un dictionnaire sans exemples apporte plus de confusions que de secours. Il faut que les équivalences entre les mots correspondent au bon usage. Le recueil de l'A. n'offre aucun exemple; vérification faite par moi-même et par des connaisseurs, en ce qui concerne le français, l'anglais et l'espagnol (je présume que l'allemand et l'italien ne reçoivent pas un meilleur traitement), à quantité de mots l'A. ne donne pas la juste traduction.

Joseph d'ANJOU.

Dictionnaire Beauchemin Canadien. — Montréal (450, avenue Beaumont), Librairie Beauchemin, 1968, 1,550 pp. 22 cm. Prix: \$7,50.

CE DICTIONNAIRE comporte tous les avantages des ouvrages du même genre plus celui d'être fait par et pour des Canadiens. Cela veut dire, en particulier, que chaque fois que la chose est possible, les illustrations proviennent de la géographie et de l'histoire canadiennes, par exemple: Habitat 67, Château Lacombe, Place Ville-Marie, Château Champlain, autoroute des Laurentides, Place des Arts, Voie maritime du Saint-Laurent, etc. Cela veut dire surtout qu'élèves et étudiants de chez nous auront enfin à leur disposition un dictionnaire centré sur leur pays et leur histoire, puisqu'un supplément de près de 400 pages et d'environ 11,000 mots est consacré au Canada et à l'Amérique. Quand on sait le temps que les jeunes mettent à feuilleter ou à fouiller leur dictionnaire, désormais, au lieu de se plonger constamment dans la géographie et l'histoire de France, ils apprendront tout naturellement celles du Canada et du Québec en particulier. Ils sauront, par exemple, où se trouvent Marieville ou Saint-Ours, et quelle en est la population; qui étaient Maurice Duplessis, le F. Marie-Victorin, le chanoine Lionel Groulx, Médéric Martin, Camilien Houde, etc. Ils auront sous les yeux les cartes géographiques tant du Canada que de chacune des dix provinces canadiennes.

Une excellente initiative et une réussite méritant encouragement.

Richard ARÈS.

NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES

Revue de l'Enseignement supérieur, "La recherche linguistique", nos 3-4 1967, Paris, 13, rue du Four.

Numéro spécial sur la recherche dans le domaine des langues française, latine et grecque ainsi que sur les linguistiques romane, celtique, basque et caucasique, germanique, slave, finno-européenne, chamito-sémitique, etc.

Préparer la Terre Nouvelle. Disque. — Cap-de-la-Madeleine (12, rue Saint-Denis), Studio RM, 1968.

Chants destinés au Catéchisme de Cinquième année, par la Maîtrise de la cathédrale de Trois-Rivières sous la direction de M. l'abbé Claude Thompson. Le but de ce disque "est d'aider les catéchistes et les enfants à apprendre facilement et correctement les chants utilisés au cours des catéchèses".

EN COLLABORATION: **La Théologie du Renouveau.** 2 volumes. — Montréal (245 ouest, boulevard Dorchester) et Paris (29, bd Latour-Maubourg), Editions Fides et Editions du Cerf, 1968, chacun 376 pp.

Texte intégral des travaux présentés au Congrès international de Toronto du 20 au 25 août 1967. Dans son article intitulé "Carnet d'un congrès", publié dans *Relations* d'octobre 1967, le P. d'Apollonia a longuement analysé les travaux de ce Congrès. On n'a qu'à s'y référer.

Marshall McLuhan: **Pour comprendre les média. Les prolongements techniques de l'homme.** Traduit de l'anglais par Jean Paré. Coll. "Constantes", vol. 13. — Montréal (1029, Côte du Beaver Hall), Editions HMH, 1968, 390 pp.

Traduction française du célèbre ouvrage de McLuhan: *Understanding Media*. Voir à ce sujet la présentation que le P. Paul Warren a fait de l'œuvre de McLuhan dans *Relations* de juillet-août 1967: "Marshall McLuhan: le maître à penser de l'âge électronique".

L'atelier qui donnera à vos imprimés un caractère de distinction

Imprimeurs
Lithographes
Studio d'Art



388-5781 8125, rue Saint-Laurent
Montréal 11, Qué.

Courtiers d'assurance agréés

MAURICE-H. BRAULT & FILS, LIMITÉE

Au service des membres du Clergé, des Communautés religieuses,
Fabriques, Écoles, Loisirs, Camps de vacances et autres

6174, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal 249, Québec

731-8224
747-6975

OUVRAGES REÇUS

- BABINE: **La France étrangère**. Préface de Gabriel Marcel. — Paris, Editions S.O.S., Desclée de Brouwer, 1968, 299 pp.
- BENOIT, Pierre, O.P.: **Exégèse et théologie, III**. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 446 pp.
- BESSETTE, Gérard: **Le libraire**. Roman. CLF Poche canadien. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 153 pp.
- CERFAUX, Lucien: **Jésus aux origines de la Tradition**. Matériaux pour l'histoire évangélique. Préface de Mgr A.-L. Descamps. Coll. *Pour une histoire de Jésus*, 3. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 301 pp.
- DANTIN, Louis: **Les enfances de Fanny**. CLF Poche canadien. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969, 181 pp.
- DE CERTEAU, Michel: **La prise de parole**. Pour une nouvelle culture. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 166 pp.
- DE SÉGUR, comtesse: **Les Mémoires d'un âne**. Illustrations de Josette et Suzanne Boland. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 181 pp.
- DOSSIER ASSOCIATED PRESS (LE): **Histoire des Kennedy**. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 253 pp.
- DUCHÊNE, Roger: **Mme de Sévigné**. Coll. *Les écrivains devant Dieu*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 144 pp.
- FERRON, Jacques: Théâtre I: **Les Grands Soleils, Tante Elise, le Don Juan chrétien**. — Montréal, Librairie Déom, 1968, 229 pp.
- FEUILLET, A.: **Le Prologue du quatrième évangile**. Etude de théologie johannique. Préface de M.-J. Le Guillou, O.P. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 315 pp.
- FIRESTONE, O. J.: **Industry and Education**. A Century of Canadian Development. *Social Science Studies*, Cahiers des Sciences sociales, 5. — Ottawa, University of Ottawa Press, 1969, 295 pp.
- GAULMIER, Jean: **Michelet**. Coll. *Les écrivains devant Dieu*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 139 pp.
- GOUIN, Gaston: **Temps Obus**. 1963-1968. *Poèmes*. Coll. *Amorces*. — Sherbrooke, Librairie de la Cité universitaire, 1968, 102 pp.
- GUITTON, Jean: **Oeuvres complètes, II: Critique religieuse**. Coll. *Bibliothèque européenne*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 1,311 pp.
- MAJOR, André: **Le vent du diable**. Roman. Coll. *Les romanciers du jour*. — Montréal, Editions du Jour, 1968, 143 pp.
- MOUTON, Jean: **Proust**. Coll. *Les écrivains devant Dieu*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 144 pp.
- NEWMAN, John Henry: **L'idée d'université**. Traduction de Edmond Robillard et Maurice Labelle. Introduction et notes de Edmond Robillard. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 513 pp.
- PAPINEAU, Louis-Joseph: **Histoire de l'insurrection au Canada**. Introduction et commentaires par Hubert Aquin. Coll. *Quebecana*. — Montréal, Editions Léméac, 1968, 104 pp.
- PARADIS, Suzanne: **Les Cormorans**. Roman. — Québec, Editions Garneau, 1968, 243 pp.
- PAUL, André, P.S.S.: **L'évangile de l'enfance selon saint Matthieu**. Coll. *Lire la Bible*, 17. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 191 pp.
- PIETTRE, Monique A.: **Au commencement, était le mythe...** Genèse et jeunesse des mythes. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 271 pp.
- PILON, Jean-Guy: **Comme eau retenue**. Poèmes 1954-1963. — Montréal, Editions de l'Hexagone, 1969, 193 pp.
- ROGIER, L. J.; AUBERT, R.; KNOWLES, M. D.: **Nouvelle histoire de l'Église, II: Le Moyen Âge** par M. D. KNOWLES et D. OBOLENSKY. Traduit de l'anglais par Laurent Jézéquel, avec la collaboration d'André Crépin. — Paris, Les Editions du Seuil, 1968, 620 pp.
- Saint AUGUSTIN: **Oeuvres, 4e série: Traités anti-donatanistes, vol. IV: Contra Cresconium libri IV de unico baptismo**. Traduction de G. Finaert; introduction et notes par C. de Veer. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 898 pp.
- SAVARD, Pierre: **Paysans et Ouvriers québécois d'autrefois**. (*Paysan de Saint-Irénée* par Gauldrée-Boilleau et *Compositeur typographe* par S.-A. Lortie). Les Cahiers de l'Institut d'Histoire. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 153 pp.
- SCHLIER, Henri: **Principautés et dominations dans le Nouveau Testament**. Traduit de l'allemand par Henri Rochais. Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 75 pp.
- SEMAINE DES INTELLECTUELS CATHOLIQUES 1968: **Qui est Jésus-Christ?** Coll. *Recherches et Débats*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 254 pp.
- SIPRIOT, Pierre: **Romain Rolland**. Coll. *Les écrivains devant Dieu*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 141 pp.
- SWIFT, Jonathan: **Les voyages de Gulliver dans des contrées lointaines**. Adaptation par André Séailles. Illustrations de Jean-Jacques Vayssières. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 143 pp.
- THÉRIAULT, Yves: **Mahigan**. *Récit*. — Montréal, Editions Léméac, 1968, 107 pp.
- THOMSON, Dale C.: **Louis Saint-Laurent, canadien**. Traduction française: F. Dufau-Labeyrie. — Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 571 pp.
- WARE, Timothy: **L'Orthodoxie**. L'Église des sept conciles. Préface de I. H. Dalmais, O.P. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 480 pp.
- ZERMATTEN, Maurice: **Les sèves d'enfance**. *Récits*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 193 pp.

Vient de paraître

PLANIFICATION ÉCONOMIQUE ET FÉDÉRALISME

par Roger DEHEM

Cette étude spéciale faite pour la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme se situe au carrefour de la sociologie, de la science politique et de l'économique.

L'ouvrage comporte à la fois un examen critique des expériences de planification économique et des types d'organisation budgétaire des pays fédéraux. Il propose une théorie générale de l'organisation et de la politique économiques dans un Etat fédératif. Il recherche des solutions optimales aux problèmes spécifiquement canadiens.

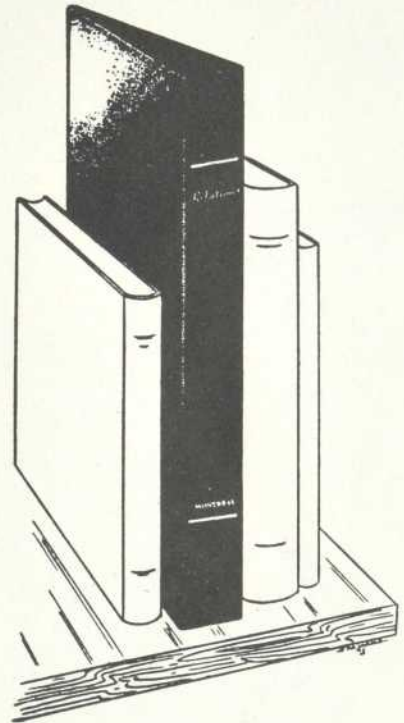
L'auteur remet en question les idées courantes et propose une optique nouvelle pour des problèmes de constante actualité.

6 x 9, 204 pages, broché, \$5.50

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
 C.P. 2447, Québec 2, (Qué.)

CONSERVEZ

RELATIONS



CARTABLE en simlicuir rouge avec titres or

Jeu de 12 cordes
 au comptoir \$3.00
 par la poste \$3.25

RELIURE de votre collection 1968

Le lecteur fournissant sa collection : \$4.00

Si nous fournissons la collection : \$9.00

Ajouter \$0.35 pour frais d'expédition

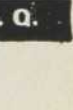
Écrivez ou téléphonez

8100, boul. Saint-Laurent
 Montréal 351 387-2541



marabout

actualité



Dans la série "ECONOMIE MODERNE" de Marabout Service :



dictionnaire de l'économie contemporaine

par FERNAND BAUDHUIN
professeur à l'Université de Louvain

Un volume **** de 304 pages.

Ce dictionnaire de l'économie contemporaine rassemble, sous quelques trois mille rubriques, l'essentiel des références et des renseignements que recherchent à tout moment les étudiants, les hommes d'affaires, les cadres, ceux qui veulent suivre de près l'actualité : définitions, étapes marquantes de l'histoire économique, notices sur les principaux économistes (morts et vivants), activités de grandes entreprises mondiales, techniques commerciales et financières, informatique, Marché commun, institutions internationales, etc.

Ce dictionnaire est le complément indispensable des « Principes d'économie contemporaine » du même auteur.

Déjà parus dans la même série :



EN VENTE PARTOUT A PRIX MODIQUES

Distributeur général pour les Amériques : KASAN Ltée - 226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P. Q.